

# DÉTECTIVE

## Le cercueil de cristal



**Depuis que la tombe de la belle Mimica, fille d'un grand avocat d'Athènes, avait été violée, quels étranges et hallucinants sacrifices avaient lieu, chaque nuit, dans la maison du père inconsolable ?**

(Pages 12 et 13, les révélations de notre correspondant d'Athènes sur le mystère du cercueil de cristal bleu.)

AU SOMMAIRE { Montauban, tu-ne-le-sauras-pas, par André Salmon. — Danseur de minuit, par Luc Dornain. — La route de l'évasion, par Henri Danjou.  
DE CE NUMÉRO { Un roi sans couronne, par G. Strem. — La garçonne assassinée, par Jean Morières. — L'attaque de la gare, par Jacques d'Olonne.

**Des juges féminins**

Il est prudent parfois de se méfier de l'opinion publique qui n'est pas toujours pour la justice un guide irréprochable et dont l'élan risque de conduire à des erreurs, il est par contre indispensable de tenir compte des mouvements de cette même opinion, lorsque, après un verdict, elle s'accorde unanimement à le blâmer.

Dans ce cas, c'est un devoir pour la conscience et pour l'esprit de rechercher les motifs du blâme, d'en apprécier le fondement.

La condamnation de la femme Nys, cette horrible mégère, à cinq années d'emprisonnement par la Cour d'Assises de la Seine, est apparue à tous comme une sanction incroyablement faible.

Elle avait torturé pendant trois ans — la durée même de cette frêle et brève destinée — son fils, le petit Pierre, puis, un soir, elle l'avait inondé d'eau froide et pour sécher sa peau glacée l'avait assis sur un radia-



La première femme-juge en Turquie vient d'entrer en fonctions.

teur brûlant ; l'enfant mit trois jours à mourir... Et, pour solde de compte, cinq ans de prison ! Cependant que le mari, être faible et sous la domination de sa compagne, était acquitté.

Lorsqu'il est poussé par un sentiment généreux, même excessif, le jury se fait « pardonner » ses défaillances, mais quand avec impartialité on essaie de trouver les raisons qui ont déterminé la sentence et qu'on ne les trouve pas, on est bien en droit de juger les juges eux-mêmes.

A cet égard, d'intéressantes suggestions ont été fournies de plusieurs côtés, on souhaite de voir siéger les femmes dans le jury et spécialement dans les crimes commis sur des enfants. La sensibilité féminine, la tendresse des mères ne seraient point dans de telles causes, de négligeables éléments. Les criminels n'y trouveraient aucune sécurité, mais la justice s'en accommoderait parfaitement.

Que le forfait de la femme Nys ait été jugé avec indulgence et qu'il se soit trouvé au moins six hommes — nous prenons l'hypothèse la plus défavorable à notre thèse — pour en décider ainsi, voilà qui confond.

Jusqu'ici, la jurisprudence des Cours d'Assises qui fut cependant, pendant de longues années, bienveillante aux crimes qui n'étaient point crapuleux, s'était toujours maintenue très sévère contre les parents indignes. L'arrêt du 12 juin 1933 déroge à cette tradition.

Il faut marquer le coup et appuyer la campagne en faveur des femmes-jurés. L'ample mouvement féministe trouverait là une occasion de s'affirmer dans un intérêt général.

Les femmes qui collaborent à l'œuvre de justice ou de bonté sociale, les avocates, les femmes-médecins ont montré qu'elles étaient dignes de remplir leur mission.

Au tribunal pour enfants, on les verrait avec profit siéger au milieu des juges ; dans l'enceinte de la grande juridiction populaire, leur place est marquée.

C'est une réforme qui doit rallier les suffrages.

**MONTAUBAN tu-ne-le-sauras-pas**

Pour le pauvre Andreu qui s'était docilement laissé conduire à l'asile départemental de Montauban et qu'on espérait bien guérir des effets de son alcoolisme : la vie ravie après une heure de supplice, visage en sang, oreilles décollées, douze côtes enfoncées !. Pour ses tortionnaires, les infirmiers reconnus coupables de l'avoir trop violemment « camisolé », « cravaté », etc., parce que ses cris empêchaient de savourer les joies de la T. S. F. : un an de prison avec sursis et 16 francs d'amende. Delorme, Daumergue et Vidal s'en tirent à bon compte. Bousquet a été acquitté, au bénéfice de sa demi-folie.

On ne s'étonnera pas que le sentiment de justice élémentaire, qui tient si fort aux entrailles les braves gens de notre peuple, ait déterminé, le soir du verdict, une violente manifestation.

Montauban-tu-ne-le-sauras-pas ! C'est le titre d'un des plus truculents romans du montalbanais Léon Cladel. Ce surnom de compagnon du Tour de France, j'imagine que plus d'un s'est, tant qu'il a pu, appliqué à le mériter parmi les fonctionnaires intéressés à ce que le silence soit fait sur les petites scènes d'intérieur dont était le théâtre (genre Grand-Guignol) la « chambre d'isolement » de l'hospice départemental du Tarn-et-Garonne. Quoi qu'il en soit, Montauban l'a su, comme dans la chanson. Ce n'est pas le pharmacien, toutefois, qui l'a dit à la dernière, mais un infirmier renvoyé qui l'a écrit au Garde des sceaux, le 23 novembre, quand le drame était du 10 août. Un infirmier renvoyé ? Oui, lorsque parvint son casier judiciaire, pas même demi-vierge. Car c'est ainsi qu'on embauche les gardiens, à Montauban. Des repris de justice et des « mythomanes ».

On prend ce qu'on trouve, a répondu, à la barre, le D<sup>r</sup> Vallet, médecin responsable, aux observations courroucées de M. Bénézech, procureur de la République occupant, avec un beau courage, le siège du ministère public.

Il est aussi fâcheux qu'extraordinaire que le recrutement soit à ce point hasardeux, quand il y a en France tant de braves gens chômeurs, à commencer par les anciens combat-



Le Président Escudé dirigea les débats avec impartialité.

tants, dans un pays où c'est de tradition qu'il y ait des emplois réservés à ceux qui ont servi longtemps sous les drapeaux, et dans le cas contemporain plus longtemps qu'à leur gré.

Montauban a tout su. Les débats ont eu une publicité extraordinaire. Ils ont été conduits avec une rare impartialité. L'honneur en doit revenir à M. le président Escudé et à M. le procureur de la République Bénézech, car il semble bien que, par ailleurs, tout ait été tenté pour étouffer l'affaire. On peut penser que Paris ne saura aucun gré aux serviteurs provinciaux qui ont espéré que le si-



L'avocat général Bénézech occupa son siège avec courage.

lence serait fait sur un pareil scandale. Tôt ou tard il faudra plonger le fer rouge dans la plaie et le plus vite sera le mieux.

Les braves gens qui manifestaient l'autre soir et qui eurent le dépit de voir l'un des leurs traîné au poste par la gendarmerie, quand les condamnés avec sursis et l'acquitté s'en allaient le sourire aux lèvres, dans le confortable omnibus de ville, se prêter aux formalités de levée d'écrrou, ne se répètent pas sans indignation les paroles de l'avocat général :

— Vous avez entendu, messieurs les jurés, les pensionnaires de l'asile déposer dans la terreur d'être, au retour, battus par leurs gardiens.

Paroles terribles et que n'a pu entendre avec satisfaction M. le D<sup>r</sup> Vallet, à qui le même ministère public n'hésita pas à reprocher la faute de couvrir toujours ses subordonnés coupables.

Ils savent que ces gardiens sont toujours commandés par M. Menier, le surveillant chef qui se peut-être un brave homme, que je n'accuse pas personnellement, n'ayant point fait d'enquête, mais qui a été convaincu de mensonge par le Procureur de la République, auquel il pourra toujours s'adresser s'il n'est pas satisfait.

M. Bénézech en a articulé bien d'autres. N'a-t-il pas dit, parlant des malades guéris qui, eux aussi, sont venus dire à la barre de quels sévices ils avaient été l'objet :

— En voilà qui doivent se féliciter d'être sortis de cet étrange asile ! A tout cela, qu'à répondu le D<sup>r</sup> Vallet, médecin responsable ? Rien, sinon qu'il demandait, indifférent aux rires soulevés par sa prétention, l'examen mental des témoins qui le contredisaient, c'est-à-dire tous les témoins oculaires et auriculaires. Même, comme il faisait très chaud et qu'il était fort énervé, la langue lui fourcha et on l'entendit dire « autopsie » pour « examen mental ».

Comme écrivait, ou à peu près, le vieux Boileau parlant de la torture : « Cela fait toujours passer une heure ou deux ».

Gageons que l'envoyé spécial du ministère de l'Intérieur passerait utilement un peu plus de deux heures à l'asile départemental de Montauban. Ce n'est pas M<sup>r</sup> Tournié, avocat et conseiller municipal, membre de la commission administrative de l'asile, qui nous contredira sérieusement.

André SALMON.

Reportage photographique « Détective ». J.-G. SÉRUIER.



Les pensionnaires de l'asile déposèrent dans la crainte de subir, au retour, des représailles.



Delorme, Daumergue, Vidal et Bousquet, les infirmiers accusés d'avoir supplicié Andreu.

**Le meurtre du «Prince»**

Dès qu'elle fut inculpée, Candelaria Brau Soler décida de prendre un défenseur illustre. Elle balançait entre M<sup>r</sup> Henri Robert, Henry Torrès et de Moro-Giafferi. Incapable de se décider pour l'un d'entre eux, elle écrivit les trois noms sur un bout de papier, les plaça dans un sac, invoqua Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus à qui elle porta la foi la plus touchante. Puis, plongeant sa main dans le sac, elle en retira un bulletin. Il désignait Moro-Giafferi. Quand on rappelle l'histoire à ce dernier, il a un sourire et un joli mot : « Voyez-vous cela ! dit-il, Sainte Thérèse qui fait pour moi du racolage ».

\*\*\*

L'acquiescement si brillamment plaidé par son défenseur n'a pas éclairé tout le mystère du drame. Candelaria Brau Soler a vu son « prince » se muer successivement en teneur, en escroc, puis en traître : « Je vais faire un grand coup d'espionnage » lui déclara-t-il un jour. Ce dernier avatar l'a-t-il poussée à bout ? L'évêque espagnol qui a longuement déposé au procès et dont le rude accent divertit toute la salle l'a présentée comme une inspirée. Et, déjà, certains optimistes veulent qu'elle ait accompli là un acte de justice.

L'admirable, dans l'histoire, c'est que le fils naturel de Lorioli se trouve maintenant un titre à conserver le nom de Bourbon. Il s'est fait porter partie civile ; la Cour, qui n'avait pas qualité pour trancher une question d'Etat, alloua donc au « Prince Rodolphe de Bourbon » un franc de dommages-intérêts pour compenser l'assassinat de son père. Désormais, c'est un arrêt de la Cour d'appel de Paris qui le reconnaît Bourbon. On voit la carrière qui lui est ouverte



Candelaria Brau Soler et son défenseur, M<sup>r</sup> de Moro-Giafferi.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner la suite des PROCÈS BIZARRES ET COMIQUES, par René Trintzius.

**VOILA CENT ANS**

Les vampires de l'Ourcq

En mai et juin 1833, la banlieue de Pantin fut le théâtre de forfaits in vraisemblables.

Les marins ne cessaient de pêcher, près du Pont de Flandre, des cadavres d'hommes ou de femmes assassinés d'un coup de stylet au cœur, puis dévalisés et odieusement mutilés.

Le commissaire Canler fut chargé de l'enquête.

Ce fut une lettre anonyme qui le mit sur la voie : « Cherchez rue de la Vierge, disait une lettre, au n° 8. Demandez à La Hyène et à La Cyclope ce que leur ont rapporté les sinistres affaires du Canal ». Sceptique, craignant la farce, Canler préféra vérifier seul la valeur de cette dénonciation. Il s'engagea, un soir, 8, rue de la Vierge, dans une souppente infecte.

Huit gosses aux mines hirsutes se roulaient sur des pailleuses. Près d'eux était une petite femme, horrible, repoussante, rouge de cheveux



La nuit, « La Hyène » assassinait les passants avant de les noyer.

borgne, « La Cyclope ». A côté de cette gorgone, un grand diable, tout en bras, tout en jambes, la tête pointue, les épaules marquées aux jers du bagne, « La Hyène ». Aussitôt, le couple hideux se jeta sur Canler.

Canler jaillit y laisser sa peau. Mais rapide comme la pensée, il avait pu sortir son pistolet et abattre les deux fauves. Avant de mourir, à l'hôpital, le couple avoua ses forfaits.

Passé minuit, ils accostaient les passants attardés près du Canal de l'Ourcq. « La Hyène » les assassinait d'un coup de poignard au cœur, et avant de les jeter à l'eau, sa femme, « La Cyclope », labourait, par sadisme, le sein et le ventre des victimes, à l'aide de gigantesques ciseaux.

**MARIANNE** Publie cette semaine :  
 GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
**PLAISIRS ET DÉBOIRES D'UN PRIX DE BEAUTÉ**  
 par RAYMONDE ALLAIN Miss France 1928  
 et  
**CASERNE D'ENFANTS**  
 par ERICH KASTNER  
 TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75 c. Abonnement (France et Colonies) Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

# DANSEUR DE MINUIT

Montmartre ; il fréquenta un bal équivoque de la rue Fontaine, il dansa là, tous les soirs, à minuit.

Il se rencontra avec les souteneurs renommés. Ses succès passés l'avaient grisé. Hautain, gouaillier, arrogant, il se créait sans cesse de nouvelles inimitiés. Il n'admettait nulle contradiction, il terrorisait les timides, il courtoisait les femmes des « copains ».

Il gêna.

— Attention « La Volga », lui disait-on, tu risques ta peau !

— Je ne crains personne, raillait-il ; celui qui n'est pas de mon avis n'a qu'à parler. Je danse ici, tous les soirs, à minuit !

Passé minuit, il était souvent ivre. Ivre, il s'ingéniait à irriter ses voisins. Il troublait les souteneurs dans leurs plaisirs, il relançait les filles en plein travail.

Il avait oublié que la loi du « milieu » est une loi sans recours.

■ ■ ■

M. Blazian traversait, cette nuit-là, vers deux heures le carrefour de la porte Dauphine. La nuit était claire et tiède. Dans les allées du Bois, tous feux éteints, stationnaient les autos complètes...

— Au secours ! Au secours !

L'appel tragique montait de l'ombre touffue. Deux voitures étaient arrêtées sur l'avenue de Suresnes, l'une à droite, l'autre à gauche de la chaussée.

— Au secours ! Au secours !

M. Blazian vit une forme sombre qui se roulait à terre, sur le trottoir, au pied de la voiture de droite. Il se précipita à l'aide. Aussitôt, les deux autos démarrèrent brutalement.

Un homme gémissait sur l'allée cavalière. Il se tenait le ventre à deux mains. Des caillots de sang noir et des relents d'alcool s'échappaient de sa bouche.

— Qui a tiré ?

L'homme ne répondit rien. On trouva à deux pas de lui une matraque de plomb et un revolver de petit calibre. Il mourut un peu plus tard à l'hôpital Beaujon, sans se départir de son étrange mutisme.

Il connaissait ses assassins. Il ne dévoila pas leurs noms.

Le brigadier chef Piguet et l'inspecteur Richard s'attelèrent à la tâche. On pensa, tout d'abord, que le danseur, à court d'argent, avait voulu attaquer des promeneurs qui avaient prévu son geste et l'avaient abattu.

On songea au chantage classique. Aidé de sa femme, Poznanski avait-il tenté d'intimider un couple ? Suzanne Tiberghen put fournir des alibis indiscutables. Une perquisition rue La Bruyère, ne donna rien. Les deux pistes s'avéraient vaines.

Avec ténacité, les enquêteurs reconstituèrent la soirée de l'assassiné. A minuit, comme chaque soir, le souteneur avait dansé. Il avait quitté l'Ange Rouge à 1 h. 15 du matin. A 1 h. 40, il râlait sur une avenue du Bois.

En quittant la rue Fontaine il était ivre. On l'avait vu descendre la rue Pigalle. Des amis « inconnus » l'avaient invité à monter en voiture.

En route, ils s'étaient retournés vers le rival gênant, assis sur la banquette arrière. Ils l'avaient abattu froidement. Ils avaient jeté sur la chaussée, le corps pantelant. Ils avaient agi en gangsters.

Cependant, ses anciens amis ont déjà oublié le fol orgueil de Poznanski. Ils n'ont retenu que son silence héroïque devant la mort.

— C'était un homme ! disent-ils.

Ils sont émus et fiers. Une collecte spontanée a produit une somme imposante. L'exécuté aura de belles obsèques, de belles couronnes. Le syndicat des souteneurs lui dressera une stèle reconnaissante, dans un lointain Bagnoux. Une stèle en marbre rose dont Bébér-l'Écrivain gravera l'épigramme.

Luc DORNAIN.

Reportage photographique « Détective ».

Poznanski, l'habitué des dancings de Montmartre, fut surnommé « La Volga ».



Le danseur mondain s'était installé dans un petit garni de la rue La Bruyère...



...avec une amie, Suzanne Tiberghen, qui put fournir d'indiscutables alibis.



C'était l'heure où les autos trouent de leurs phares la nuit complote

femmes, les fréquentations douteuses se disputaient son temps. Il puisait dans le tiroir-casse paternel, l'argent de ses plaisirs. Le vice est une denrée coûteuse.

L'enfant gâté devint l'enfant perdu. La paresse et la débauche l'accaparaient. Chassé du domicile familial, il vécut de tristes expédients.

— Quand on est taillé comme toi, on se débrouille.

Le conseil lui plut. Il joua au « demi-sel ». Il s'incorpora dans l'armée des apprentis souteneurs. Ceux-ci sont parfois malchanceux. Poznanski était plus fort, plus « verni ». Il s'attacha une petite bonne de la rue Erlanger. Pour lui, la fille abandonna sa place. Très vite, le nouveau ménage manqua du nécessaire. Poznanski fut bon comédien.

— Pas de travail... la misère ! Pourtant c'est si facile... si tu voulais... un soir seulement !

Il poussa devant lui, au long des rues obscures, la gamine craintive.

— Pas de mineure... tu risques trop gros !

Le jeune « barbeau » comprit. Il chercha d'autres filles, plus âgées et plus expertes. Et la vie sembla douce au dévoyé. On le rencontrait portant beau, bien rasé, vêtu d'un costume éclatant.

Les courses. La belotte. L'alcool. Il respecta les traditions. Il prit même une amante de cœur. En cela il suivait encore l'exemple du « milieu ». Car c'est un fait banal et peu connu, les souteneurs achètent souvent les caresses d'une autre femme. Pour tuer leur vague à l'âme...

Poznanski jouait, buvait, aimait. Il buvait trop. Il rentrait seul, à l'aube, titubant et fredonnant le même air nostalgique.

— Hé ! Hé ! Ho !... la Volga !

Ce sempiternel refrain lui valut son surnom. Il reçut le baptême du « milieu ».

— La Volga ! La Volga ! l'appelaient-on de loin.

Le surnom lui resta. Comme un moine prenant les ordres laisse son nom à la porte du cloître, Poznanski perdit le sien en se taillant une place au soleil de minuit.

■ ■ ■

« La Volga » devint danseur mondain. Abandonnant Paris, il fréquenta les plages. Deauville, Bayonne, Cannes. D'honorables veuves perdirent, à son contact, leur cœur et leur fortune. Le mauvais garçon poursuivait un rêve : acheter un bar.

Ce rêve, il le réalisa. Mais les affaires honnêtes, la vie tranquille ne pouvaient lui réussir. La crise arriva. Cannes perdit de sa richesse. Poznanski perdit ses espoirs.

Ayant découvert une jolie fille, Suzanne Tiberghen, il en fit la conquête. La belle avait déjà des amis intéressés. Des rixes éclatèrent. « La Volga » savait que ses poings ne résisteraient pas au moindre petit browning. Il regagna Paris.

Ses amis s'étaient dispersés. Il en rencontra quelques-uns à Montmartre où il se fixa. Il s'installa dans un petit garni de la rue La Bruyère, avec Suzanne Tiberghen.

Le grand prix de valse qu'il avait obtenu à Cannes lui procura d'appréciables cachets dans des dancings voisins de la Madeleine. La brutalité et l'ivresse l'en chassèrent. Il reflua à

M. Blazian, qui traversait le bois, entendit qu'on appelait au secours et vit deux automobiles démarrer brutalement.

La balle avait frappé au ventre, à bout portant.

Un souffle rauque agitait l'homme. L'odeur du chloroforme flottait sous la lumière bleue de la salle. La blouse de l'infirmière était poissée de sang. On voyait épinglée au mur, une feuille couverte de notes hâtives.

— Plus rien à faire... murmura l'interne.

Alors, une nouvelle fois, trois hommes qui se tenaient debout près du lit, se penchèrent sur le moribond. En vérité, on se demandait ce que pouvaient faire là, accoudés sur les draps, deux agents et un commissaire.

Les policiers guettaient le nom de l'assassin.

— Allons, mon petit !... questionna le commissaire.

Le blessé hoqueta les syllabes douloureuses.

— On m'a tiré... on m'a eu.

— Qui a tiré ?

L'agonisant secoua la tête, à gauche, puis à droite.

— Non... assez.

Ce fut tout. Il crispa ses lèvres exsangues. Ses yeux se réversèrent. Un râle déchira sa gorge. Et l'on emporta, à la morgue de l'hôpital Beaujon, la dépouille du danseur Poznanski, dit « la Volga », le beau souteneur de la place Pigalle.

Poznanski venait d'être assassiné au Bois de Boulogne. Assassiné par qui ? Le commissaire Deforeit s'en doutait bien un peu. Le « milieu » a ses lois. Des lois inhumaines et stupides. C'était sans doute pour les avoir enfreintes que le danseur avait reçu une balle dans le ventre. Ses pairs l'avaient exécuté.

Ainsi pensait le commissaire.

Mais l'exécuté était resté muet. Cette fois, il n'avait pas trahi. Même devant la mort, Enoch Poznanski, le beau souteneur, n'avait pas failli à la loi des mauvais garçons.

■ ■ ■

Poznanski traîna une adolescence fiévreuse. La passion brutale dévorait ce grand garçon aux gestes souples, à la mâchoire puissante. Ses parents d'honorables maroquiniers, ne surent pas dompter ses appétits de jeune fauve.

A dix-huit ans, il se mêla à la fête effrénée de l'après-guerre. Le bal, les



# LA ROUTE DE L'ÉVA

## V (1) LES PIRATES DE LA SAVANE

(De notre envoyé spécial.)

Je quittai les villages de l'Orénoque pour aller au pays de l'or. Aller au pays de l'or constitue une rare aventure. L'Eldorado qui m'attirait se cachait dans les forêts vierges du pays des Amazones. C'était très loin de la mer, à sept degrés de l'Equateur, à l'extrémité des déserts de la Guyane vénézuélienne, sous la Croix du Sud.

Pour traverser cette immensité nue, nous partions à quatre, dans le courrier de la savane et de l'or, un camion où nous devions rouler jour et nuit et où le conducteur avait au-dessus de sa tête, à portée de sa main, deux jolies carabines Winchester, à peine retenues par des supports de cuir. Excellent courrier ! Il avait pour aide Mac Thilby, un Indien mâtiné d'Anglais, et pour autre passager un Turc, el señor Ytamar, qui venait de vendre des robes aux indigènes. Il les casa sur un sac de maïs et me fit placer à côté de lui, sur le siège. Il savait que je portais sur moi ma fortune, un petit trésor en dollars. J'allais pouvoir dormir en toute sécurité contre son épaule... Et mon courrier c'était Carlito-Charles Durancourt, le bandit qui organisa, en 1930, l'attaque des bureaux de poste de Levallois et de Chaville.

Grâce à lui, je découvrais les pistes brûlées, où les évadés vont d'habitude pieds nus, courbés sous leur musette de cassave et de viande séchée, n'ayant souvent d'autres vêtements que leur bourgeron de forçats. Je voyais un paysage frappé de mort, une morne étendue de sable et d'herbe décolorés.

C'était cela la savane de la liberté où, pendant trois jours et deux nuits, j'allais vivre. Point de sentier défini : des sillons creusés par les pluies ; point d'ombrage que, mais très rarement, un taillis où miaulaient les jaguars. Je cherchais des évadés : je n'apercevais que les manifestations de leur terreur, un grand feu près d'un marais où ils avaient campé et où, pour effrayer les bêtes sauvages, ils avaient allumé un pan de brousse. Le soleil dardait tant de rayons, il se réfléchissait si bien sur les pistes durcies que, malgré que nous eussions le torse nu, la sueur nous coulait par tout le corps. Ce qui frappait surtout, c'était l'absence à peu près complète de la présence humaine dans un désert, où l'apparition d'un urubu ou d'une cavale sauvage prenait les proportions d'un événement.

Point d'eau à boire que celle des mares ou des fleuves ; point de pont, même de bois, sur les rios. Carlito y faisait entrer son camion à roues pleines ; on voyait parfois plonger des crocodiles effrayés. En d'autres

temps, pendant la saison des pluies, il eut fallu les traverser à la nage et tirer la voiture derrière soi. C'était aussi la route des évadés-chemineaux...

— Nous allons arriver, dans une heure, à un hatto, ou si vous préférez dans une hacienda, me dit brusquement Carlito comme nous traversions un des rios de San Felice. J'y viens chercher un évadé.

Je pensais aux hommes des dernières cavales de Barancas. Carlito, d'un mouvement de tête, me détrompa :

— Vous ne l'avez pas vu. Il est aveugle. L'obscurité sous les Tropiques succède à la lumière beaucoup plus brusquement que chez nous. Tandis que Carlito parlait, la nuit tomba. L'histoire de Michel Wiener y prit un relief qu'accentuait peut-être la désolation du désert.

— Michel Wiener n'est pas son nom, disait Carlito. Je n'ai jamais cherché à savoir l'autre. Tout ce que je sais, c'est qu'après s'être évadé de Saint-Laurent-du-Maroni, il devint quelqu'un à Bogota, en Colombie. On a besoin d'hommes jeunes dans les pays neufs. Il dessina des statues et des places. Il avait reçu de l'argent d'Europe. On le prit pour un businessman courageux. Il dépassa les architectes. Il devint riche. Peut-être serait-il devenu plus riche encore, s'il avait eu plus de mesure dans sa perversité...

Sa fortune née d'un caprice et que favorisèrent étrangement des généraux et des ministres quand il eut fait leurs besognes, changea. Il dut fuir. Nous apprimes qu'il était revenu dans l'Orénoque. Au Venezuela, c'était un inconnu et il avait un récent et honorable passé. Il installa un hatto, y éleva du bétail. Il recommença à vivre, lorsqu'un jour où il était à cheval la foudre le frappa. Sa monture s'abattit, son chapeau fut brûlé et il tomba. Il n'avait pas de blessures apparentes ; cependant, quand il se releva, il était aveugle !

« Maintenant, ce n'est plus qu'un pauvre homme. Les Indiens lui ont volé toutes ses bêtes. Un évadé, quand il est pauvre, ce n'est pas grand-chose. Quand il est aveugle, ce n'est rien. Il a peur d'être arrêté, renvoyé au bagne. Il m'a demandé de le conduire à Ciudad Bolivar, où il y a des médecins. Il voudrait retrouver la vue.

« Pourtant, ajouta Carlito, sur un ton de colère, j'en sais qui ont eu besoin de lui en un temps où Bébé Mouret, un évadé qui était devenu policier à Bogota, recherchait tous les évadés pour les faire expulser de Colombie. Il a fait semblant de ne pas les connaître... »

Dans le camion conduit par Carlito, nous allions pendant trois jours parcourir la savane.

Il haussa les épaules, comme s'il éprouvait le regret de ne pas abandonner Michel Wiener à son destin.

Une heure plus tard, comme il me l'avait annoncé, la végétation changea de forme. Il me sembla qu'une montagne trouait l'ombre. J'aperçus enfin, sans que je l'eusse prévu, dans un repli de terrain, une oasis qui tranchait avec la monotonie de la savane. Il fallut klaxonner pour qu'on vint nous en ouvrir les barrières. Pour se protéger contre le peuple de la savane, hommes et bêtes, les haciendas sont toujours entourées de palissades. Un Indien vint nous ouvrir une lourde porte. Des bœufs dormaient sur un chemin, entre une double haie de bananiers. Les feuilles nous giflèrent, mais nous en aspirions avec joie l'acre senteur. Nous arrivâmes devant une cahute. Une veilleuse y brûlait. Un homme jeune se leva et resta immobile. Je compris bientôt qu'il me regardait sans me voir...

J'eus l'étonnement de voir en face de moi un évadé dont le visage n'était pas vulgaire. J'attendis pour lui parler que notre repas fût terminé, que le Turc Ytamar ronflât dans son hamac. Carlito et Mac Philby, rompus aux veilles, réparaient le camion en vue de la route prochaine. Michel Wiener accepta de s'asseoir près de moi, mais il ne pensait qu'à me fuir. Il me racontait une autre vie que la sienne. Il exaltait son exil. S'il avait fallu l'en croire, des hommes de sac et de corde n'attendaient que son retour en France pour lui donner la mort. Il se faisait le héros d'une farce aussi comique qu'incertaine à l'entrée des routes de la Belle.

— Mon évasion fut des plus faciles, disait-il. Je n'ai eu qu'à me noircir le visage et à me vêtir comme une négresse. J'ai traversé le port de Saint-Laurent et je suis monté à bord d'un vapeur en partance. Le capitaine m'avait réservé sa propre cabine. Et des gardiens m'ont salué au départ.

Je ne sais pas pourquoi, je pensais à une histoire que m'avait racontée un vieil évadé,

Mme Le Gall, apprenant que son fils s'était évadé, vint le retrouver au Venezuela et arriva juste pour le voir arrêter par la police du pays.

celle d'un condamné qui jouait au théâtre de Saint-Laurent et que des forçats emmenèrent avec eux en « cavale », avec des robes, afin de s'assouvir et de se distraire.

Je le quittai après avoir vainement essayé de déchiffrer son énigme. Nous nous retrouvâmes à deux heures du matin dans le courrier de la savane. Il était allongé sur un sac de riz, à côté du Turc Ytamar et faisait semblant de dormir. Il ne se réveilla que pour me demander, à l'aube, si je ne pouvais pas lui faire une photographie d'identité et lui prêter des papiers. Il prononça aussi le nom d'une ville où j'ai vécu et d'un avocat que je connais. Il se fit enfin descendre un peu avant Ciudad Bolivar, à Soledad, un village indigène, où un homme l'attendait...

— Vous n'avez rien à me dire, questionnai-je encore.

— Rien.

La première partie du désert finissait, trente heures, nous n'avions pas parcouru plus de 200 kilomètres. Au delà des caillottes indiennes brusquement surgies, naissaient de blanches terrasses. C'était Ciudad Bolivar, carrefour des savanes de l'Orénoque, des savanes de l'or, l'unique ville du pays des grandes solitudes.

■ ■ ■

Nous devons repartir à la nuit. J'ai pendant trouvé à Ciudad Bolivar des aventures imprévues.

La ville est vaste — aussi vaste que peut l'être une ville de la savane. C'est une

Le carcel de Ciudad Bolivar, château fort hostile, gardé de soldats toujours en armes, domine l'Orénoque.

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 239.

Michel Wiener, qui élevait du bétail, qui recommença à vivre, fut frappé par la foudre, un jour qu'il était à cheval. Quand il se releva, il était devenu aveugle.





# FATS DIVERS

## La mort qui rôde

Tournai (de notre correspondant particulier).

**T**H, petite ville du calme Hainaut, étale, sur les bords du Dendre, son beffroi et ses vieilles demeures, vestiges d'un riche passé... Il y avait bien longtemps qu'un crime n'y avait semé la terreur... Maintenant, une atmosphère de crainte y règne. Chacun, dès le soir se verrouille. On épie la nuit...

C'est qu'un criminel mystérieux est passé dans le pays et y a laissé une trace rouge...

Il se manifesta l'autre nuit, au lendemain du vol étrange d'un stock de revolvers 6/35 et de cartouches dans une armerie. Cette nuit-là, les gendarmes Mancelle et Blicki faisaient leur ronde habituelle, dans la ville déserte, lorsqu'ils aperçurent un rôdeur...

Tout le monde se connaît plus ou moins à Ath, et Mancelle et Blicki cherchèrent à reconnaître le passant. Ils s'en approchèrent et il prit la fuite.

Pourquoi, dans une ville paisible, un homme, à minuit, cherchait-il à éviter la présence



Le gendarme Blicki eut son dolman troué d'une balle.

des gendarmes? Il y eut une poursuite serrée : Mancelle et Blicki, gênés par leur équipement, furent bientôt distancés par l'inconnu, mais ils parurent avoir gagné la partie lorsque Blicki, après avoir emprunté une bicyclette au garde-voie pédala à toute vitesse sur ses pas. Mancelle l'entendit sauter de sa machine, crier :

— Gendarmerie !

Un coup de feu éclata presque en même temps dans la nuit. Quand Mancelle arriva près de son compagnon, il le vit étendu, les bras en croix. Blicki était mort. Son dolman était troué à la place du cœur...

\*\*\*

Blicki était un bon gendarme, un vieux soldat. La consternation fut grande à Ath. Il laissait une femme jeune, courageuse. Elle s'est enfermée avec ses deux enfants, pour qu'on ne les vît pas pleurer... Et chacun a pris part à la recherche de l'assassin...

Emouvante, mais difficile recherche... On a fait appel à M. Théo Barbe, qui, à Meslin-

l'Évêque, dresse de terribles chiens policiers. Il a lancé ses deux meilleures bêtes, Mascotte et Marion, dans le pays.

L'une est dirigée vers le bois d'Orchies et fouille les taillis ; l'autre a paru indiquer que le meurtrier est revenu dans le pays ; elle est revenue obstinément à Ath, près de la place du Nord et, près de la maison où l'armurier fut dévalisé, un peu avant le crime.

La balle que l'on a trouvée dans le cœur de Blicki était du même calibre que les revolvers volés... On sait encore autre chose : l'homme qui a tué serait jeune, vêtu de gris, il n'avait point de chaussures, mais des savates comme quelqu'un qui aurait quitté depuis peu son logis.

Un premier crime, aussi inutile, aussi monstrueux que le meurtre du gendarme Blicki n'en annonce-t-il pas d'autres ? Chacun à Ath parle, non sans terreur, de l'homme qui tue !

Des chemineaux ont été arrêtés, des voyageurs, des passants ; on les a relâchés faute de preuves. Et on a toujours peur de l'ombre, comme si chaque nuit devait apporter une nouvelle tragédie... G.



M. Théo Barbe lança l'une de ses meilleures bêtes.



La consternation est grande à la gendarmerie d'Ath.



Il y eut une poursuite serrée dans la ville déserte. A la hauteur de l'écluse, le gendarme Blicki, qui avait emprunté un vélo, faillit rattraper le rôdeur.

## La haine du voisin

Bordeaux (de notre correspondant particulier.)

**P**atau de Carteglaïne et la Tuilière... Deux grands domaines séparés par un large fossé garni de broussailles qui délimite aussi deux communes : Monbos et Sainte-Innocence en Dordogne.

Il n'est pas qu'un fossé broussailleux qui sépare les habitants des deux fermes ! Jean Brissaud, du Patau, est l'ennemi juré de Guillaume Agard et des fils Agard, de la Tuilière...

... En ce bel après-midi de juin, quelle idée germe dans le cerveau de Brissaud ? Il pique ses vaches à coups d'aiguillon. Elles franchissent d'un bond le fossé et vont paître dans un pré des Agard, à l'herbe haute et prête à faucher. Un des fils Agard — qui, en compagnie d'un domestique et daille — l'herbe odorante et grasse — chasse les animaux.

— Ne vois-tu pas, Brissaud, qu'ils « mettent le pré à malheur ! »

— Le joli pré et les jolis propriétaires !... Si seulement la Noiraude et la Rousse avaient pu vous encorner, tas de propres à rien !

Les jeunes gens haussent les épaules et retournent à leur tâche. Ils l'abandonnent peu après pour aller porter des provisions à la ville.

Le père Agard les remplace. Malgré ses soixante-huit ans sonnés, le vieux abat de la besogne comme un jeune conscrit. Il fauche sans se lasser au rythme d'une vieille chanson.

Mais voici qu'un coup de feu éclate !

— Qué maladroit ! dit le vieux paysan. Il aurait ben pu me toucher.

Mais le coup de feu n'a pas été tiré par un braconnier maladroit. C'est Brissaud qui a tiré dans la direction du faucheur et qui recharge fébrile-

ment son arme, un vieux fusil à broche.

— Eh ! quoi, Eh ! quoi, s'écrie le père Agard... C'est Brissaud... « As perdu lou cap ? » As-tu donc perdu la tête ?

Sans répondre, le propriétaire de Patau s'avance en courant, l'arme haute.

A un mètre de Guillaume Agard il s'arrête et posément le met en joue.

Un second coup de feu éclate.

Agard fait un tour sur lui-même et s'abat en gémissant.

Le meurtrier, sans même jeter un regard sur sa victime, met l'arme à la bretelle, et, sifflotant, va rejoindre ses vaches.

Les deux coups de feu ont alerté le voisinage.

Un homme hèle Brissaud. — Est-ce toi qui a tiré les deux coups de fusil ?

— Sur du gros gibier, réplique l'interpellé. Tu ferais bien d'aller voir si le père Agard est encore en vie. Moi, c'est le moindre de mes soucis...

Deux heures après, tandis que le propriétaire de la Tuilière est amené, mourant, en auto-ambulance, à l'hôpital de Bergerac, les gendarmes de la brigade d'Eymet envahissent le domaine du Patau et arrêtent le meurtrier qui, le fusil encore en bandoulière, surveille ses vaches.

L. P.



Brissaud se laisse arrêter sans résistance.

DEMANDEZ

# PARIS

4 fr. 4 fr.

L'abonnement d'un an est de 40 francs donnant droit à une Pendulette de valeur

80 pages sur papier de grand luxe

GABY MORLAY par Paul REBOUX  
LES DEUX GOULES par Georges SAINT BONNET  
LE BAL DES 4 Z'ARTS par Robert FERNIER  
UNE FEMME EST OFFERTE par Jean GRIMOD  
LES DESSOUS DU CIRQUE par SERGE  
MARIE-ANNE DESCHAMPS, VENDEUSE D'AMOUR par Léon TREICH

100 PHOTOGRAPHIES avec HORS-TEXTE en couleurs

PARIS-MAGAZINE  
227, Rue St-Denis, PARIS

## Sernec

La-t-il assassiné ?

lisez le N° 1 de "CRIMES" - le fascicule 1 - 1 fr.

## DE JOLIS SEINS

Pour développer ou raffermir les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour la santé et d'une efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement (joindre timbre). Labo. T. SYBO, 34, rue St-Lazare, Paris (9<sup>e</sup>).

## RIDES NEZ BRILLANTS

Disparition complète en 8 jours avec simples frictions (3 minutes) rajeunissement instantané un vrai miracle, notice gratuite. Lab<sup>o</sup> PRIMUS, 67, rue Rochecouart, Paris.

ÉCRIVEZ au professeur O. ROYNAM, qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>).

## L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Romédes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 EE), Londres W. 1.

HENRY FRICHET

## LA MÉDECINE ET L'OCCULTISME EN CHINE

Préface du Dr FOVEAU de COURMELLES

Du même auteur : 12 fr.  
AMOURS ET PLAISIRS DE PARIS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE ..... 12 fr.  
LE MIROIR DES SONGES ..... 12 fr.  
SÉDUCTION - Etude documentée ..... 12 fr.

EDITIONS « ASTRA », 12, rue de Chabrol, PARIS (10<sup>e</sup>)

## LA ROUTE DE L'ÉVASION

C'est la route des vacances. Forçats de la vie, les hommes s'évadent des villes pour aller se reposer aux champs, à la mer, à la campagne.

Ils y songent longtemps à l'avance. Ils en évoquent le souvenir longtemps après.

Mais que serait un beau voyage, s'il y manquait l'indispensable garde-robe de l'homme moderne : le vêtement élégant, de coupe parfaite, aux teintes assorties à la saison d'été.

Pour ne pas alourdir les frais qu'exigent les préparatifs de vos vacances rappelez-vous que le

## ROYAL TAILLEUR

138, rue de Rivoli

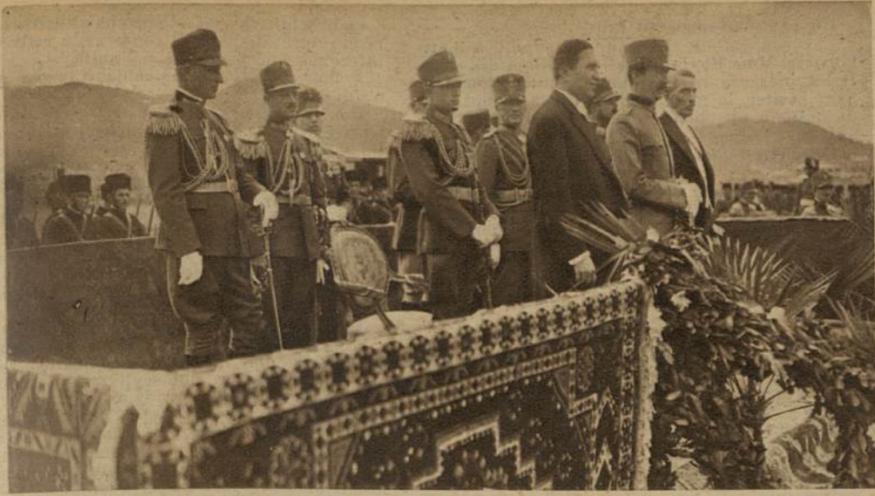
vous livrera rapidement d'excellents complets, sur mesure, à partir de :

# 280 Francs

## ROD "LE MAÎTRE DÉTECTIVE"

reçoit de 17 à 19 h. Recherches, enquêtes, filatures, ttes missions.

5, rue de la Jonquière, Paris-17<sup>e</sup>



Quels trésors d'habileté et de persévérance le baron Nopcsa n'avait-il dépensé pour conquérir le trône du royaume d'Albanie qu'occupe aujourd'hui Zogu I<sup>er</sup>.

Le baron François Nopcsa fut, semble-t-il, élevé dans ces conditions. Il fut savant, comme ses ancêtres les plus illustres, aventurier comme Fatia Negra... A vingt-deux ans il était promu docteur de l'Université de Vienne. Sa curiosité scientifique le conduisit en Albanie. Ce fut là qu'il rencontra la destinée...

Ce petit pays rude, à demi-barbare en ce temps-là, était encore sous la domination turque. Il attisa puissamment l'imagination romantique du jeune voyageur. François Nopcsa prolongea son séjour en Albanie, afin d'explorer ce pays, afin d'en étudier le passé et la vie présente, de connaître les coutumes et les mœurs des habitants... et aussi les possibilités de son avenir. Dans son âme ambitieuse germèrent d'étranges projets. Il rêva d'arracher l'Albanie aux influences italiennes et turques, de l'amener à la monarchie austro-hongroise, d'y renforcer l'influence islamique.



Ladislav, le grand-père paternel du baron, aimait jouer les bandits fantômes.

# UN ROI SANS COURONNE

Vienne  
(de notre correspondant particulier.)

L'ACTE final et tragique d'une des existences les plus aventureuses que ce siècle ait connues se joua dans les premiers jours de mai, dans la belle spendeur de l'été. On entendit un coup de feu. C'était dans la Singerstrasse, petite ruelle tranquille. Quand on défonça la porte de l'appartement où la détonation avait retenti, on aperçut, devant un bureau, un homme inanimé qui, dans sa main crispée, tenait encore un revolver. On le reconnut bientôt. L'homme mort, c'était le baron François Nopcsa, un des derniers magnats de la Hongrie...

Dans une chambre voisine gisait le corps inerte de Bajazid Elmas Doda, le secrétaire et l'ami du baron. On découvrit aussi qu'il avait été empoisonné, puis achevé d'un coup de revolver, afin qu'il ne pût pas survivre. Une lettre qu'on trouva sur la table du baron donna l'explication du drame.

« J'ai promis à Bajazid de ne jamais l'abandonner et de le pourvoir du nécessaire durant toute sa vie, écrivait le baron Nopcsa dans un testament tragique. Il serait incapable de vivre sans moi. Il est enclin à s'adonner à la boisson ; sa santé est loin d'être bonne et il n'est pas habitué à subvenir par lui-même à ses propres besoins. J'avais essayé de le marier, mais il s'y refusa. Ma fortune personnelle s'est amoindrie, de sorte que je ne peux pas lui laisser assez pour le mettre à l'abri des soucis. La raison de mon suicide est l'état intolérable de mes nerfs. J'ai tué mon vieil ami et secrétaire dans son sommeil, sans qu'il eût soupçonné le moins du monde ce qui allait lui arriver. J'ai fait cela parce que je n'ai pas voulu le laisser seul, malade, pauvre et misérable : la vie ne lui aurait donné que des souffrances. Tout ce que je possède en valeurs, en quelque partie du monde que ce soit, je le lègue à son frère Smail Elmas Doda. Mon dernier souhait

Déguisé en berger roumain, le baron Nopcsa fit pendant la guerre de l'espionnage dans les Balkans.



c'est que mon corps soit incinéré. Ni mes parents, ni aucun personnage officiel ne doivent être présents à cette cérémonie. »

Tout était clair. Cependant on fit tout de même une enquête. On apprit tout ce qu'on ignorait encore de la fin du baron Nopcsa et de son ami.

Il avait sonné la concierge de son hôtel, afin qu'elle apportât à son ami Bajazid le petit déjeuner. Tandis qu'elle exécutait son ordre, il versait une poudre blanche dans la tasse de l'Albanais. Il avait ensuite chargé la vieille femme d'aller à l'Université porter une lettre à un célèbre professeur. Dès qu'elle avait quitté la maison, il avait tué son secrétaire et s'était donné la mort...

Ce fait divers, apparemment dépourvu d'intérêt, souleva pourtant une émotion profonde en Hongrie, en Autriche, en Roumanie et surtout en Albanie, pays dont le baron, il y a vingt ans, faillit être le roi...

Extraordinaire destinée ! Le baron Nopcsa arrivait de Transylvanie, pays de roman et de mystère, où l'on voit encore à Deva, Farkadin et Hatszig les châteaux fortifiés de ses aïeux. Son grand-père paternel, Ladislav, avait été l'un des plus brillants aristocrates du siècle dernier, et il avait été mêlé à une curieuse aventure...

Il arrivait, en effet, à Ladislav de quitter la cour pendant plusieurs semaines et, dans le même temps, apparaissait dans le pays des Nopcsa un terrible bandit des montagnes, Fatia Negra, chevalier pillard, qui dévalisait les maisons, enlevait les femmes et provoquait partout la terreur. Il était si redouté qu'une superstition se créa. Selon les vieilles femmes, il suffisait de prononcer son nom pour qu'il se montrât. Cependant, quand Ladislav revenait à l'existence des villes, Fatia Negra ne reparaisait plus... Quand il mourut, Fatia Negra parut avoir cessé d'exister.

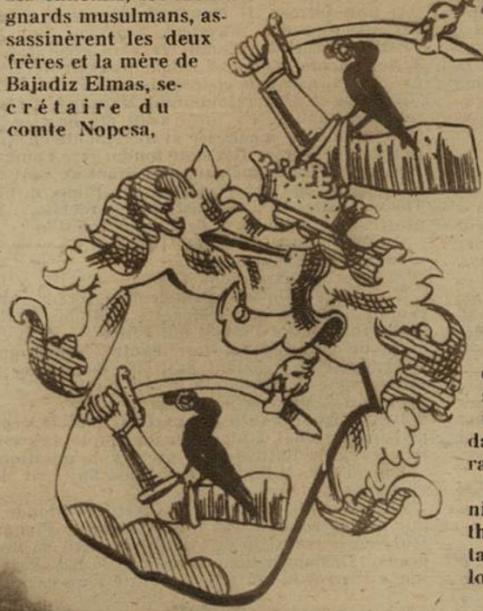
Il n'y avait pas eu que de fantomatiques bandits dans la famille. Les autres barons Nopcsa, hauts fonctionnaires de l'Etat, savants, artistes, grands voyageurs, dirigeaient d'immenses domaines et étaient assez fortunés pour acquérir gloire et popularité. On leur passait leurs fantaisies, fussent-elles cruelles, car on les tenait pour de fantasques personnages...

Pour cela, il fallait qu'il fût sacré roi. Il s'y employa.

Le rêve de s'asseoir sur un trône, de ceindre une couronne, d'être le souverain d'un peuple convenait bien au descendant du chevalier pillard Fatia Negra ! Afin que ce rêve devint une réalité, François Nopcsa déploya des trésors d'habileté et de persévérance : il négociait, intriguait, allant de maison en maison, de tribu à tribu, escaladant de rudes passages de montagnes, traversant des ravins et des vallées, persuadant, promettant, organisant la révolution qui devait le mettre sur le trône d'Albanie.

Il ne négligea rien pour réaliser son rêve, acheta des armes, leva une armée, négocia son mariage avec une milliardaire américaine. Il parut tant assuré du succès qu'on prépara tout en vue de son couronnement, y compris le cheval blanc au harnachement rempli de pierres, sur lequel il devait se présenter à son peuple...

Une trahison fit échouer sa conspiration. Il dut fuir, prendre un faux nom. Des comitadjis le firent prisonnier avec son secrétaire ; il dut risquer de mourir pour échapper à ses ravisseurs courageux. Il n'abandonna pas son ancien rêve, revint par la suite en Albanie. Cela se termina par un drame : ses ennemis, les montagnards musulmans, assassinèrent les deux frères et la mère de Bajazid Elmas, secrétaire du comte Nopcsa.



L'écusson du baron Nopcsa et les ruines du château fortifié de ses aïeux, à Deva.

et mirent le feu à leur villa. Alors et alors seulement le descendant du bandit Fatia Negra cessa de vouloir devenir roi...

On le revit cependant dans les Balkans pendant la grande guerre, déguisé en berger roumain ou en chevrier albanais. Il faisait de l'espionnage au profit de l'Autriche. Cela n'alla pas non plus sans risques : il lui arriva d'avoir le crâne fracassé, les côtes brisées par des paysans ennemis qui le reconnurent.

Il fallait à cet aventurier une vie de lutte incessante : il complota contre le bochevick Bela Kun et fut un de ceux qui le renversèrent... Les temps actuels sont moins propices à l'aventure. Il se réfugia, avant de mourir tragiquement, dans les recherches scientifiques, parcourant l'Europe, finissant de se ruiner...

Il ne lui restait plus rien, dans les derniers jours de sa vie, qu'une riche bibliothèque, remplie de livres rares et d'importants souvenirs de voyage. Il habitait un logis modeste, peu digne d'un roi...

\*\*\*

Le dernier vœu du comte Nopcsa a été respecté. Il a été incinéré au crématoire du cimetière central de Vienne, sans témoins. Son secrétaire a connu le même anéantissement.

Il n'y a plus de Nopcsa en Autriche. Pour marquer la fin d'une illustre famille, on a retourné sur la porte du château de Katzez les armoiries des Nopcsa.

G. STREM.

Le baron Nopcsa (ci-contre) eut, comme ses ancêtres, une étrange vie de savant et d'aventurier





...Pierrot-le-fou avait très bien pu suivre leur exemple.

Il supputait cette chance quand sa ténacité reçut sa récompense. Un soir, dans un bar de la Nation, « Monette-la-Blonde » apparut au comptoir !

Le brigadier Mayzaud comprit qu'il gagnait la partie. De ce jour, il s'attacha à la prostituée. Une désillusion l'attendait. La pierreuse vivait absolument seule, dans un hôtel discret de la rue du Chemin-de-Fer, à Vincennes. Cependant, Monette s'appliquait à sa besogne, avec un rare courage. Ses abandons tarifés lui laissaient, de toute évidence, d'assez jolis pourboires. Qu'en pouvait-elle faire ?

La flature exaspérée se poursuivit pendant trois semaines encore. Rude labeur, si l'on songe aux déambulations incessantes d'une fille. Enfin, un jour, vers midi, dans un bureau de poste de la rue d'Enghien, le brigadier Mayzaud déchira le voile.

Monette, ce midi-là, expédiait à un inconnu une assez forte somme.

Comme elle savait très peu écrire, elle essaya sa plume sur plusieurs formules de mandat qu'elle roulait en boule ténue et jetait au panier. Elle venait de trahir, inconsciemment, le secret de sa vie.

Ramasser et déplier les boulettes de papier fut un jeu d'enfant pour le policier.

Ce fut pour lui une révélation...

Le mandat avait été adressé à un certain Victor Darrieu, à Barcelone.

Victor Darrieu ? c'était « Pierrot-le-fou ».

Le brigadier Mayzaud arriva à Barcelone le 8 juin dernier, la poche gonflée de fiches anthropométriques.

Le diligent commissaire général de la police catalane, M. Passaga, l'attendait.

— Je mets à votre disposition ma meilleure brigade, lui dit-il aussitôt. Rodriguez, Garcia, Encina et Vaquer. Tous les as de mon service. Mais ne procédez qu'à coup sûr. Je dois exiger de vous la preuve de la culpabilité des gens que vous arrêterez.

L'inspecteur frappa sur sa poche bourrée de fiches.

— Ces preuves, je les ai là...

Et il sortit, accompagné par la brigade criminelle de Barcelone. La petite troupe s'engagea sur les Ramblas fleuries. Les phares du port balayaient la nuit d'encre, sous le printemps déjà tiède, la ville était en fête.

Le brigadier Mayzaud, insensible à cette cohue vibrante, cherchait des yeux, aux terrasses des cafés, des visages familiers à sa mémoire.

Soudain, il s'arrêta. Un homme au complet rayé de bleu et de beige, assis devant trois filles aux châles bariolés, discutait bruyamment.

Mayzaud serra le bras de l'inspecteur Rodriguez.

— Voilà André Souques, l'assassin de la rue d'Aboukir.

— Allons donc, repartit Rodriguez, nous avons vérifié son passeport hier. Il est, on ne peut plus en règle. C'est un Belge, Jean Fontbonne. Il revient d'Alger...

Mayzaud insista.

— Impossible. Tenez...

— Eh bien, mon vieux Dédé ! cria-t-il.

L'homme au complet rayé ne se retourna même pas. Il éleva un bras au-dessus de sa tête, en signe amical.

— Eh bien, mon pote ! grasseya-t-il...

Il n'ajouta rien. Des menottes avaient claqué autour de ses poignets. Devant la foule ébahie, les policiers espagnols le montèrent dans un taxi...

— Salauds ! lança-t-il comme la voiture démarrait...

Un spectacle curieux s'offrit alors aux yeux du brigadier. En toute hâte, une dizaine de consommateurs, aux visages de gouapes, s'étaient levés et se fondaient parmi les promeneurs des Ramblas. L'inspecteur aurait voulu mettre un nom sur ces faces sournoises... Mais déjà les fuyards s'étaient dispersés.

Les boulevards de Barcelone semblaient être ce soir, le lieu de rendez-vous de la pègre française. Le brigadier n'avait pas été jusqu'à prévoir qu'il était possible de râfler, en une seule nuit, sur les Ramblas, une fraction importante des contumaces français...

Au carrefour de la Marqués del Douro, il ressentit l'émotion qu'il attendait depuis bientôt cinq mois. Se trouver face à face avec « Pierrot-le-fou ».

Cette fois, l'heure avait sonné.

— Voilà Pierre Conrié, murmura-t-il à l'oreille du policier Garcia.

— En êtes-vous bien sûr, hasarda l'autre ; il possède des papiers au nom de Victor Darrieu ; il nous a, lui aussi, semblé très en règle...

L'homme tournait le dos. Il lisait un journal du soir. Il était haut et large. Son torse puissant, sous sa chemise de soie mauve, respirait la vie et l'insouciance.

— Bonjour Pierrot ! dit Mayzaud en lui posant sur l'épaule sa main de fer.

Pierrot-le-fou sursauta, et tenta de s'enfuir. Trop tard. Garcia et Encina lui immobilisèrent les poings.

— Je suis un honorable commerçant lyonnais, supplia le souteneur, vous faites erreur...

— Tu es Lyonnais, et tu parles bordelais ? remarqua le brigadier ; avoue donc, tu es fait !

Pierrot-le-fou baissa le front. Silencieux, il se laissa emmener aux bureaux de la Sûreté Catalane.

Cette seconde arrestation provoqua une nouvelle envolée de grands diables à mine patibulaire. Les terrasses se vidaient.

L'inspecteur se mit à rire :

— Eh bien, maintenant, mes agneaux, on saura où venir vous chercher...

Le commissaire général Passaga demeurait sceptique. Les deux bandits arrêtés n'avaient faiblement et le prenaient de haut...

Le brigadier sortit ses fiches. Photos et em-

preintes de Souques et de Conrié se rapportaient exactement aux empreintes et au visage des deux hommes capturés.

« Pierrot-le-fou » était bien pris. La tenancière de Montmartre était vengée.

Mais la nouvelle s'était répandue dans Barcelone, s'amplifiait, se déformait. Des journaux parlaient d'une descente de la police française en Catalogne. On parlait de dix, de vingt inspecteurs...

Une terreur panique s'empara de tous les hors-la-loi. Le lendemain soir, une nouvelle battue ne donna aucun résultat. Les bars interlopes étaient vides, les repris de justice français s'étaient subitement évanouis.

A la sortie d'une course de taureaux, le brigadier Mayzaud aperçut encore une vieille connaissance : Parravicini, l'assassin de l'Algérien Barreck...

Il était accompagné d'un individu hirsute, crépu, la face sournoise. On arrêta les deux hommes...

— Nous sommes de braves touristes, glapissaient-ils, que nous veut-on ?

Parravicini fut aisément confondu. Mais le commissaire Passaga hésitait à maintenir en état d'arrestation le quatrième individu.

Mayzaud tenait à sa capture. Il supplia d'attendre. Il expédia d'urgence à Paris les empreintes du prisonnier.

M. Xavier Guichard voulut lui-même surveiller la mise au point, au service de l'identité judiciaire de Paris, à un fichier dactyloscopique excessivement maniable et complet.

C'est ainsi que le lendemain, il put retourner au commissaire Passaga l'identité exacte de l'homme sans nom.

La capture, à elle seule, valait les trois autres. L'homme était six fois meurtrier. C'était le bandit La Rocca, auteur du triple assassinat de la rue Saint-Laurent, à Marseille, en 1923, et condamné à mort par contumace.

Le tableau de chasse était inespéré...

La pègre de Barcelone est pour un temps désorganisée. D'un seul coup de filet, le brigadier Mayzaud l'a épurée de quatre redoutables malfaiteurs.

Ce qui fit dire au chef de la police de Barcelone :

— On dit que la police française est la plus ancienne d'Europe. Peut-être. Mais elle est à coup sûr l'une des plus habiles du monde.

Emmanuel CAR.

Reportage photographique « Détective ».



# PÈRE DE FILET

# GRANDS PROCÈS

## La garçonne assassinée



Le Président Devise dirigera les débats de cette curieuse affaire, qui commenceront samedi prochain.

est las du crime passionnel ; si l'on ne redoutait de faire une sorte de jeu de mots, médiocre, on pourrait dire que c'est la monotonie qui l'a tué. On en a trop vu, sur les bancs de la Cour d'assises, de ces maris meurtriers, de ces femmes justicières, de ces amants qui ont décrété que l'infidélité leur donnait un droit d'exécution.

Le scénario dramatique est fait des mêmes réparties ; d'avance on connaît le thème du spectacle judiciaire, les débats sont l'écho de ce qu'on a déjà entendu cent fois, la projection des mêmes images et pour les habitués du Palais, pour les lecteurs de la chronique des tribunaux, ce qui se dégage de tout cela, c'est une impression de banalité.

Aussi, faut-il marquer d'une croix le procès d'Ernest Landry, cet épicier du quartier de Picpus, qui va être jugé samedi par la Cour d'assises de la Seine. L'affaire, comme on dit, sort de l'ordinaire et elle n'est cependant qu'un crime passionnel.

Ernest Landry n'a tué ni sa femme, ni sa maîtresse ; il a, de deux balles de revolver, abattu l'amie de sa femme, Yvonne Mercier. Telle est du moins, fortifiée par une éditante enquête, sa version contre quoi proteste avec une énergie aussi vive l'épouse soupçonnée qui persiste à mettre sur le compte d'une idée fixe, voisine de la démence, le geste criminel de son époux.

Mais peut-on parler de démence, lorsqu'un psychiatre, ayant l'autorité du professeur Claude, a conclu à l'entière responsabilité d'Ernest Landry, tout en laissant par une formule finale de son rapport la porte ouverte à l'indulgence. Car Ernest Landry mérite une grande pitié.

Ernest Landry a 41 ans ; il s'était marié en 1919 avec Marcelle Hêtre, originaire du Morvan ; un an après le mariage était née une fille. Une petite aisance assurait au ménage la sécurité matérielle ; d'abord, interprète dans les premières agences de voyages de Paris, Landry avait conservé de cette profession ambulante une marotte, à tout prendre, innocente : il était obsédé par la recherche du mouvement perpétuel. Mais ceci mis à part, dans son foyer, il était la stabilité même, la pondération ; il aimait tendrement sa femme et sa fille. Il était heureux...

Et puis, le tourisme international ruiné par la crise, les agences à regret, l'avaient con-

gédié ; avec ses économies, il acheta une petite épicerie, rue de Madagascar. Au 2<sup>e</sup> étage, habitait une ouvrière décollante, Yvonne Mercier ; elle devint une cliente, une amie de Mme Landry, une inquiétante amie.

Dans le quartier, Yvonne Mercier faisait « jaser ». On



Landry, d'abord inter-prête, s'était établi épicier

ne lui connaissait aucune relation masculine, ce qui semblait suspect, car elle n'avait pas du tout l'allure « vieille



M. Robert Chochon présentera la défense de Landry.

filie ». C'était une garçonne, à la silhouette nettement accusée et qui surprenait d'avantage dans ce coin du Paris populaire.

Les achats d'épicerie ne justifiaient pas les fréquentes, les interminables visites au magasin. Bientôt, Ernest Landry qui, pour ses courses, était souvent absent, la femme te-

nant la boutique, constata que dans son intérieur quelque chose paraissait brisé... Mais quoi ? Difficile à définir ? Une sensation affreusement pénible : sa femme qui, pendant plus de dix ans, avait été si affectueuse, si compréhensive, visiblement, s'éloignait de lui... Mais pour qui ?

Le bruit, d'abord sourd, se rapprocha peu à peu ; les voisins apportaient, chaque jour, un renseignement nouveau qui confirmait l'atroce certitude : il était en train de perdre la compagnie de sa vie...

Il lui demanda une explication sans détour : elle ricana, nia tout, déclara seulement qu'elle prenait plaisir à la compagnie d'Yvonne. Il essaya, par un autre moyen, de rompre la liaison qui était la fable du quartier, lui fit comprendre combien cette situation lui portait préjudice ; elle continuait à sourire.

Le 10 janvier, Ernest Landry sut que sa femme et Mlle Mercier avaient passé une partie de l'après-midi dans un appartement qu'avait conservé l'épicier, Faubourg-St-Honoré. Le soir, les reproches du mari furent plus violents. Il avait, ce jour même, acheté un revolver. Il obtint, prétend-il, des aveux (Mme Landry l'a toujours contesté).

C'est à ce moment que survint Yvonne Mercier. Ernest Landry était encore remué par la scène qui s'était produite entre sa femme et lui quelques instants auparavant.

— Je vous défends de continuer à voir ma femme...

— J'ai trop d'affection pour elle... Où que vous alliez, je m'arrangerai pour la revoir.

Alors — ce dialogue n'ayant eu d'autres témoins que les acteurs mêmes de la tragédie — l'épicier sortit son arme. Il a raconté le meurtre au médecin-alieniste :

« ... Yvonne Mercier me narrait... Je lui ai dit qu'elle était responsable de mon malheur. Je n'étais plus maître de moi... J'ai pensé que j'étais la risée du quartier, que cette fille voulait m'enlever ma femme, que j'aimais profondément... Je me disposais à la corriger quand ayant perdu tout contrôle sur moi-même, je pris le revolver dans ma poche et je tirai deux balles... »

Il se rendit immédiatement au poste de police ; transportée à l'hôpital Saint-Antoine, Yvonne Mercier mourait au bout de quatre jours.

Les témoignages de sympathie n'ont cessé d'affluer vers le meurtrier ; ses anciens patrons, ses voisins ont dit, ont écrit tout le bien qu'ils pensaient de lui.

La petite bonne des épiciers viendra dire aux jurés de quel étrange spectacle elle fut le témoin : témoin de la grande intimité de sa patronne et d'Yvonne Mercier, qui s'embrassaient « à n'importe quelle heure de la journée, même devant les clients, se tenaient par la taille », ce qui donna « des idées » aux personnes « plus expérimentées » que la jeune soubrette et provoqua les rancœurs.

Avec le tact qu'exige la conduite d'une défense aussi délicate, M. Robert Chochon saura présenter au jury le cas poignant de l'homme de quarante ans qui, au prix d'un meurtre, a voulu sauvegarder son foyer et conserver un amour.

Jean MORIÈRES.



C'est au deuxième étage, au-dessus de la petite épicerie de la rue de Madagascar, qu'habitait la victime, l'ouvrière Yvonne Mercier, au type accusé de garçonne.

Vous, amateur de ROMANS Vous lirez d'une seule traite



qui paraît dans la nouvelle COLLECTION POLICE-SÉLECTION

## Un homme en pleine force mis à la retraite

Une rude carrière dans la police n'avait pas entamé sa vitalité

Il prenait du Kruschen

Cet ancien agent de police écrit : « Je suis un homme de cinquante-cinq ans. Il y a maintenant cinq ans que j'ai été mis à la retraite. J'ai passé par les pires épreuves, jour et nuit dehors par n'importe quel temps ; cependant aujourd'hui, je suis encore aussi robuste que n'importe lequel de mes collègues actuellement en fonctions. Souvent on me demande : « Comment faites-vous pour rester si jeune ? » Je n'ai que deux mots à répondre : Sels Kruschen ! Voilà treize ans maintenant que j'en prends. Si je reste un seul matin sans ma « petite dose », le lendemain je le sens. Aussi je prendrai des Sels Kruschen jusqu'à ce que je quitte ce monde !... » — W. J.

Les différents sels que contient Kruschen fournissent ce léger stimulant que vos organes internes réclament pour pouvoir accomplir leurs fonctions convenablement. Ces sels vitaux maintiennent à un haut degré l'activité de votre foie, de vos reins, de votre intestin. Ils les mettent à même de débarrasser votre organisme de tous les résidus toxiques de la digestion et de la nutrition. Ils vous font du sang propre et vigoureux, d'où découlent tout naturellement l'énergie, l'entrain et la joie de vivre.

La dose quotidienne de Kruschen est une si petite dose — une dose si facile à prendre — une dose si peu coûteuse, et elle vous fait tant de bien ! Des millions de personnes la prennent chaque jour. Pourquoi pas vous ? Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

**SEINS LA PARURE DE LA FEMME**  
Merveilleuse poitrine en 10 jours sans drogues par procédé nouveau, usage externe, notice gratuite. M. W. HUMBERT, 67, rue Rochechouart, Paris.



**CONCOURS 1934**  
Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**  
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.

**ÉCOULEMENTS**  
BLENNORRAGIE - CYSTITES - PROSTATITE  
guéris radicalement et rapidement par  
**PAGÉOL**  
le plus puissant antiseptique urinaire ;  
— évite toutes complications, supprime la douleur.  
(Communication à l'Académie de Médecine)  
CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharm.  
La boîte 16 fr., 1<sup>re</sup> 16 50. La triple boîte, 1<sup>re</sup> 36 20

## CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES, POUR TOUTES DIFFICULTÉS

consulter le professeur DJEMARO, le plus ancien et le plus réputé des astrologues exerçant en France. Sur simple demande, il vous enverra, sous pli cacheté et discret, une esquisse gratuite de votre vie passée et à venir qui vous permettra d'apprécier la qualité de ses travaux et la valeur de ses révélations.

Avec ses conseils, vous pourrez écarter les embûches, éviter les obstacles et connaître le bonheur. C'est une vie nouvelle qui s'ouvrira devant vous grâce à l'horoscope précis et détaillé que le professeur DJEMARO vous établira et au merveilleux talisman de métal radioactif qu'il vous offrira gratuitement.

M. Paul BRINGARD, Bâtimens civils, à Tananarive, s'exprime ainsi : « Je suis entièrement satisfait de mon horoscope complet et détaillé et je suis heureux de vous renouveler ici mes bien vifs sentiments de reconnaissance inaltérable pour les directives que vous voulez bien me donner et pour votre merveilleux et puissant talisman. »

Professeur MACDONALD, de Philadelphie : « L'horoscope que vous m'avez établi est d'une précision remarquable, j'y retrouve l'empreinte de votre extraordinaire don de double vue si justement réputé dans le monde entier. »

Ecrivez en donnant votre date de naissance, votre adresse, vos nom et prénoms (si vous êtes Madame, ajoutez votre nom de demoiselle) et, si vous le voulez, joignez 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures.

PROFESSEUR DJEMARO, Service VA, 29, rue de l'Industrie, Colombes (Seine).



## CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 59.201 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 59.209 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 59.217 : Carrières administratives.

Broch. 59.221 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 59.228 : Emplois réservés.

Broch. 59.231 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 59.236 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 59.244 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 59.251 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 59.256 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 59.260 : Marine marchande.

Broch. 59.269 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 59.276 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 59.281 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupeur pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 59.288 : Journalisme, secrétariat. — Eloquence usuelle.

Broch. 59.292 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 59.295 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

## ASSOCIATION

Une jeune et active firme de librairie et d'édition, déjà lancée, cherche association pour réaliser quelques projets forts importants et très avantageux.

Ecrire : 35, rue Madame, au n° 92

## AVIS

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

# L'ATTAQUE DE LA GARE

Une foule nombreuse suivit les obsèques des deux infortunées victimes de la gare de Palavas.



Le veilleur Massot, frappé mortellement, avait tenté de fuir, puis s'était effondré sous les balles, tandis que Lacan, son collègue, avait été mitraillé à bout portant pendant son sommeil. Tous deux avaient été tués pour quatorze mille francs.

Montpellier  
(de notre correspondant particulier).

La police s'organise chaque jour davantage pour mieux lutter contre l'armée du crime, les hors-la-loi modernisent aussi leurs méthodes.

Aussi assista-t-on tout récemment à une étrange transformation de la pègre de Montpellier. Peu nombreuse, jusque-là, connue de la police, indolente et peu active parce que isolée dans son vice, elle se traînait peu dangereusement dans les bars qui avoisinent le quartier des filles... De multiples événements ont paru lui donner une vie nouvelle...

Marseille — ou du moins ce qui déshonorait Marseille avant que la brigade Cals n'épurât la grande et belle Porte du Sud — semblait vouloir conquérir Montpellier...

On vit débarquer de beaux messieurs qui avaient cette élégance un peu fantaisiste, ce port de tête avantageux qui font reconnaître les nervis de haute volée entre tous les mauvais garçons de la terre. Ils avaient, à leurs doigts, de beaux bijoux, vivaient largement et faisaient assaut de générosité dans les grands cafés de la Place. On savait qu'ils avaient des femmes dans les maisons mal famées de la ville et qu'ils venaient encaisser, clandestinement, leurs revenus... Mais ce ne devait pas être là l'unique but de leur voyage. Car les traitants ont d'ordinaire des caissiers qui les suppléent pour ces besognes...

On découvrit bientôt qu'ils arrivaient pour autre chose... Le commerce des stupé-

fiant prit, dans Montpellier, une extension surprenante. Le plus grand des fournisseurs de Marseille, un de ceux contre qui la police ne peut rien, car il organise, mais n'opère jamais lui-même, était venu et sa présence coïncidait curieusement avec la nouvelle fortune des marchands de noir et de blanc.

Ce ne fut pas tout. On signala la présence d'individus beaucoup plus suspects encore, presque tous interdits de séjour, dans des localités des environs de Montpellier, de Béziers et de Nîmes, où ils n'étaient point passibles des sévérités de la loi, tout en ayant la possibilité d'entrer en contact avec la pègre de ces trois villes. Ils recevaient de nombreuses visites, avaient de mystérieux conciliabules. On remarqua qu'il était bien rare que ces conciliabules ne fussent pas suivis par des randonnées, qui toutes coïncidèrent avec des crimes.

Mais on remarqua bien d'autres événements, tandis que des crimes ou des attentats commis à Montpellier paraissaient avoir été exécutés par des misérables, étrangers à la ville. L'attention de la police de Marseille fut attirée sur le fait que les nervis de Montpellier paraissaient s'être déplacés sans raison et avoir participé à des attentats ou à des meurtres commis dans la deuxième ville de France, comme s'il y avait un échange de pègre entre Marseille et Montpellier...

Les policiers écoutent chaque jour ce que leur disent leurs indicateurs. Ils enregistrent les propos les plus étranges. Ils les commentent, mais la loi ne leur permet pas toujours de combattre l'organisation du

crime, avant qu'un crime n'en montre tout le danger.

Le crime est maintenant commis...

■ ■ ■

Cela se passa dimanche. Les Montpelliérains s'étaient rendus en grand nombre à Palavas-les-Flots, qui est bien l'une des plages les plus charmantes de la côte.

La recette, le dimanche, est toujours conservée à la gare, jusqu'au lendemain, jusqu'au moment où elle peut être transportée dans une banque. Massot, qui est veilleur de nuit dans la petite gare qui fait communiquer Montpellier à Palavas, s'arrêta au café Riche, avant d'aller reprendre son service. Il ne s'y attarda pas. Il lui fallait aller prendre livraison de la recette, avant que les derniers employés n'eussent quitté leur bureau.

Il entra dans la gare, serra les mains de ceux qui, leur tâche finie, s'en allaient, ferma les portes et s'installa sur un lit de camp, tout à côté du pisteur Lacan, qui l'assiste dans sa garde...

Que s'était-il donc passé ?...

On réalisa rapidement le drame. A deux heures du matin, des étudiants noctambules avaient entendu des coups de feu. Ils avaient alerté des gardiens de la ville. Ces braves gens tournèrent autour de la gare, n'entendirent plus aucun bruit et s'en furent...

Sans doute le crime n'était-il pas achevé. Car la fusillade recommença une heure plus tard... Des commerçants en furent éveillés... Mais comme les policiers, ils ne pensèrent qu'à une bataille entre hommes ivres et comme ils n'aperçurent aucun mouvement dans les ruelles, ils se rendormirent... Pendant ce temps cependant — et l'enquête l'a précisé — Massot frappé mortellement tentait de fuir... On le poursuivait. Il s'effondra sous de nouvelles balles... Il dut se redresser dans un nouvel effort, car on put suivre à la trace de son sang, les phases de son agonie. Alors, dans un sauvage hallali, ses agresseurs le frappèrent d'une barre de fer, qui se termine par de gros boulons.

On venait de tuer deux hommes pour quatorze mille francs — la recette !...

Le drame avait duré deux heures. En pleine ville, à quelques mètres seulement du cercle des officiers, au centre d'un quartier fréquenté. On avait pu tirer impunément des balles, défoncer un coffre-fort : et nul ne s'était inquiété de la soudaine illumination de la gare...

Maintenant, la Sûreté et la brigade mobile, sous l'active direction de M. Mulot et de M. Viassin, enquêtent... Ils ont mis le doigt sur la plaie...

Le drame de la gare de Palavas n'est qu'une nouvelle manifestation de l'activité nouvelle de la pègre de Montpellier, dont trop de nervis sont venus revigorer les forces. Il témoigne de l'audace d'une véritable organisation de criminels...

Ce n'est pas un crime de hasard, ont dit les policiers. Il fallait que ceux qui l'ont commis fussent au courant des habitudes

Lacan avait été placé pour donner un coup de main à Massot, en cas d'attaque. C'était un pauvre garçon, sans foyer, ni argent, bon diable, un peu bohème, sans grande intelligence et on l'autorisait, semblait-il, beaucoup plus par pitié que par nécessité, à coucher sur un mauvais matelas.

Ils s'étendirent... Au petit jour, quand le chef de gare rejoignit son poste, il fut surpris de trouver toutes les portes fermées. Il ouvrit. Lacan, sur sa misérable paillasse, gémissait :

— Ils m'ont sonné !... J'ai mon compte ! Il avait été mitraillé à bout portant, en plein sommeil...

Un spectacle plus affreux étreignit encore l'arrivant. Il aperçut Massot, étendu, le visage défiguré, la tête exsangue, le corps percé de balles...

La gare était inondée de sang. Des douilles de revolver jonchaient le sol...



Sous l'habile direction du commissaire Mulot, la brigade mobile enquête.



La recette, le dimanche, est toujours très importante à la gare de Palavas.

C'est Montès, un employé de la gare, qui, au petit jour, découvrit les deux corps sanglants.



L'audace et la cruauté de l'attentat — ce double meurtre, suivi du pillage du coffre-fort, ont provoqué dans Montpellier, la plus grande émotion.



des employés, du fait que ce jour-là, et ce jour-là seulement, ils avaient à garder une importante somme. Ils savaient si bien où la trouver, qu'ils n'essayèrent même pas de forcer un immense coffre qu'ils savaient vide et de fouiller inutilement les bureaux...

Et comme si la bande criminelle n'avait agi que par ordre, on apprit que, à la veille du crime, un interdit de séjour et un repris de justice particulièrement redoutables, avaient débarqué à Montpellier, qu'ils avaient tenu de nombreuses assises dans les cafés des faubourgs, avec les plus connus d'entre les mauvais garçons du pays, qu'ils étaient repartis, un peu avant le crime, comme si le coup de main était bien organisé, leur présence n'étant plus nécessaire...

On les recherche... Mais c'est à la tête qu'il faudrait frapper, c'est la terrible organisation de la pègre à Montpellier qu'il faut détruire, si l'on ne veut point que le crime de Palavas ne soit qu'un tragique prologue...

Jacques d'OLONNE.

Athènes (de notre correspondant particulier).



Le commissaire Paximos qui dirigea l'enquête sur cette hallucinante affaire.



Le fils Vogassari et sa mère avaient refusé de laisser enlever le corps du défunt.



La maison de l'avocat-conseil donne sur le jardin du temple de Jupiter-Olympien.

Le père de Mimica avait présidé à la mise au tombeau de la dépouille de sa fille.

ANS la nuit du 3 au 4 mai 1929, vers deux heures du matin, le gardien du cimetière d'Athènes, faisant sa ronde habituelle, trouva entr'ouverte la grille du souterrain conduisant à la tombe n° 863, allée 13. Deux pas plus loin, gisait le cadavre encore chaud d'un homme d'une trentaine d'années, misérablement vêtu d'un pantalon gris usé et d'une vareuse kaki, les chaussures éculées, la barbe mal rasée, les mains sales. Aucune blessure, ni tache de sang sur le cadavre ou sur le sol...

L'autopsie démontra que l'homme était mort sur le coup, d'une rupture d'anévrisme, foudroyé probablement par une émotion trop forte. L'enquête de la police fit connaître qu'il s'agissait d'un certain Vassili Spiro, louche individu des bas-fonds du Pirée, plusieurs fois condamné pour vol; soupçonné aussi de se livrer au détournement des cadavres de riches fraîchement enterrés.

Or, justement, la veille, on avait déposé dans ce riche caveau de marbre blanc de la 13<sup>e</sup> allée, le corps d'une jeune fille de l'aristocratie d'Athènes, Mimica Vogassari, âgée de peine de 18 ans, aussi riche que jolie, emportée dans la fleur de l'âge par une maladie de la poitrine. Pendant la cérémonie à l'église, les nombreux assistants avaient remarqué les superbes parures et bijoux placés dans le cercueil, ainsi que deux petites icônes en or massif ornées de diamants, que la famille éplorée avait posées sur les mains en croix de la morte.

Très probablement, Vassili se trouvait parmi la foule. Et la nuit venue...

L'enquête ne donna rien. Le père de la défunte, averti sur-le-champ, s'opposa formellement à l'ouverture de la tombe, et déclara que rien ne manquait au cercueil. Il affirmait, s'étant lui-même assuré de la chose. Et on oublia vite le mort aux mains sales et aux chaussures éculées...

Ceci se passait en mai 1929, il y a juste quatre ans.

■ ■ ■

Il y a quinze jours, un dimanche, à midi moins le quart (n'oublions pas cette heure précise et ce jour), mourait, en son riche hôtel de la rue Aristotèles, un des avocats des plus réputés d'Athènes, M<sup>r</sup> Jean Vogassari, ancien fonctionnaire supérieur de l'Etat, avocat-conseil de la Banque Populaire au moment de sa mort. C'était le père de la jeune fille au cercueil de bijoux, enterrée depuis quatre ans dans la fastueuse tombe en marbre blanc, tout au bout de l'allée n° 13.

L'avocat Vogassari se trouvait encore vendredi à son bureau, et signait de nombreuses pièces du service du contentieux qu'il dirigeait. Le samedi matin, il fit savoir lui-même par téléphone qu'il n'irait pas à la banque. Le lendemain, dimanche, à midi moins le quart, il rendait l'âme. Le médecin de la maison délivra en hâte un certificat de décès: embolie au cœur. Le médecin-légiste, qui eut à intervenir vingt-quatre heures plus tard par ordre du procureur de la République, fit un rapport tout autre. Selon lui, le cœur n'avait rien à voir dans la mort subite de l'avocat. Alors?... Crime, suicide? Non. Le rapport officiel parle d'un empoisonnement lent et chronique, dû « à la manipulation habituelle de liquides chimiques compliqués et de plantes vénéneuses ». On ne connaissait cependant pas à l'éminent avocat ni des habitudes de collectionneur de plantes rares, ni de chimiste amateur. Alors, ces manipulations mystérieuses de matières empoisonnées et de gaz délétères dont parlait le rapport du médecin-légiste... Personne n'en savait rien. Ce que l'on sait cependant de façon certaine, c'est ceci: feu Vogassari cessa de vivre un dimanche 3 mai, à midi moins le quart. Or, quatre années auparavant, jour pour jour, heure pour heure, minute pour minute, Mimica, sa fille, mourait, elle aussi un 3 mai, elle aussi un dimanche, elle aussi à midi moins le quart. Simple coïncidence fatale? Peut-être. Peut-être aussi autre chose...

La Banque Populaire s'offrit à couvrir les frais des obsèques de son avocat *honoris causa*. En Grèce, comme partout, d'ailleurs, c'est là une façon d'honorer publiquement la mémoire d'un défunt de marque. Pourtant, le fils et la veuve refusèrent net. Le fils Vogassari s'écria même, à un moment: « Non, non! Mon père ne nous quittera pas. Il restera ici, à la maison, avec nous et avec sa fille... » Avec sa fille? Quelle fille?... Il n'en avait eu qu'une seule, Mimica, morte depuis quatre ans. Mais, alors, sa fille... on ne l'avait donc pas enterrée en mai 1929?

Le secret de l'avocat venait d'être livré. Sans le vouloir, le fils avait trahi son père. La police et les journaux se mirent en campagne sur-le-champ.

Lorsque la brune et jolie Mimica mourut, son père faillit en perdre la raison. Il adorait sa fille unique et avait fait pour elle des rêves d'or. Très riche, le célèbre avocat n'avait jamais rien refusé aux mille petits caprices de sa chère enfant, et ce n'était un secret pour personne, tant au Palais que dans le grand monde, que la belle fillette, aux grands yeux noirs et doux, menait « par le bout du nez » l'éminent et austère homme de loi. En effet, pour M<sup>r</sup> Vogassari, sa fille Mimica comptait seule. Le reste de l'humanité, y compris sa femme et son fils aîné, ne venait que bien après. Et voici qu'en quelques jours, la mort lui enlevait son enfant adorée!... Le coup était trop dur, trop brusque, et tout le monde s'attendait à un geste de désespoir de la part du malheureux père.

Contrairement à l'attente générale, l'avocat sembla avoir accepté le coup terrible que le sort lui avait porté. Il assista aux obsèques de sa fille, plaça lui-même une petite icône en or dans le cercueil et présida en personne à la mise au tombeau. Il quitta le cimetière le dernier, emportant la petite clef d'argent qui fermait la grille du caveau de famille. Le lendemain, averti par la police, il revint sur les lieux pour déclarer qu'il ne pouvait y avoir aucun rapport entre la mort accidentelle du louche vagabond, dont on avait trouvé le cadavre à quelques pas de la tombe de sa fille, et l'ouverture de la grille du caveau, qu'il avait peut-être lui-même mal fermée la veille, étant donné qu'il n'y avait aucune trace d'effraction. Et ce fut tout. Depuis ce jour, aucun garde du cimetière ne vit l'avocat Vogassari venir prier sur la tombe de sa fille. Mimica semblait avoir été complètement oubliée. Au milieu des autres tombes, sur lesquelles des mains pieuses venaient porter des fleurs à profusion, celle de la petite fille jadis tellement aimée, semblait être une tombe vide, dressant vers le ciel sa croix blanche abandonnée. Et les années passèrent...

■ ■ ■

Depuis quelque temps, il se passait des choses bien curieuses dans la maison de la rue Aristotèles, où vivaient seuls, depuis la mort de Mimica, l'avocat-conseil de la Banque Populaire, sa femme, son fils, et une vieille bonne qui servait depuis plus de vingt ans dans la maison. Toutes les nuits, entre une heure et une heure et demie, les fenêtres du premier étage s'éclairaient soudain d'une lueur pâle et étrange, qui filtrait, bleuâtre et insolite, à travers les persiennes à demi-closées de l'inquiétante demeure... Les voisins et les rares passants à cette heure attardée de la nuit avaient pris l'habitude de ne plus s'étonner de ce jeu de lumière, qui se répétait invariablement à la même heure depuis des mois et des mois, et se contentaient de presser un peu le pas en passant devant « la maison des douleurs », c'est ainsi que l'on désignait dans le quartier la demeure des parents tragiques.

Des rumeurs étranges circulaient pourtant de bouche en bouche, et une curiosité malsaine se répandait peu à peu parmi la foule des nombreux amis et connaissances de l'avocat, qui, depuis quatre ans bientôt, se voyaient obstinément refuser l'entrée de la maison, comme si quelque chose de mystérieux et d'inavouable se passait en ces heures indues de la nuit. Là où, jadis, le père heureux donnait fête sur fête pour le plaisir de sa fille adorée, s'élevait maintenant une morne et silencieuse demeure blanche, aux volets hermétiquement fermés, à la lourde porte de chêne close à tous et à tout jamais. La nuit, seulement, à heure fixe, l'étrange lumière bleue paraissait à deux des fenêtres de l'étage supérieur. Invariablement, depuis quatre ans...

Les rumeurs bientôt se précisèrent de plus en plus. D'hallucinantes histoires de messes noires et de sacrifices nocturnes étaient racontées de façon positive par des personnes bien renseignées. Devant le silence obstiné et craintif de la servante de l'avocat, muette comme une momie dont elle avait l'âge, on décida de faire causer son petits-fils, un enfant de douze ans, garçon épiciériste, qui venait voir la vieille bonne de temps en temps et pénétrait ainsi dans la maison du mystère. Ses révélations furent maigres. Il parla bien, d'une grande chambre, dont on lui interdisait l'entrée, et d'odeurs fortes d'encens et de roses qui venaient du premier étage, mais c'est tout ce qu'il savait. Il savait aussi qu'un prêtre aux allures mystérieuses visitait chaque nuit la maison, et qu'il en repartait aux premières lueurs de l'aube. On essaya bien un jour d'interroger le saint homme, qui, pour toute réponse, montra le ciel et fit le signe de la croix. Et

les messes hallucinantes se succédaient les unes aux autres.

Maintenant, voisins et curieux étaient chaque nuit aux écoutes. Dès que la lumière bleue apparaissait aux fenêtres d'en haut, commençait une étrange fête de famille, à laquelle prenaient part le père, la mère et le frère de Mimica, l'enfant morte en 1929. C'était comme une symphonie de voix qui chantaient en sourdine des prières, une psalmodie religieuse autour d'un mort. Cela ressemblait tantôt à une messe d'église, tantôt à une berceuse d'enfant, puis, tout à coup, crépitaient les notes folles et gaies d'un fox-trot américain, entrecoupées de pleurs et de gémissements. On sentait qu'un drame terrible, inconcevable, terrifiant, se déroulait entre les quatre murs de l'hallucinante demeure, et que personne ne pouvait en pénétrer à fond le secret ni le mystère. Cela ne pouvait plus durer ainsi, et on parlait déjà d'une démarche collective auprès du procureur de la République, quand on apprit tout à coup la mort soudaine de l'avocat. C'était le 3 mai dernier.

On se souvient du reste. Le refus formel de la famille de laisser enlever le corps du défunt. Le cri de douleur du fils: « Je veux que mon père reste ici, auprès de ma sœur!... »

Alors, ce fut la descente des autorités sur les lieux. Déjà un voisin, plus courageux ou plus curieux que les autres, était parvenu, la nuit précédente, à se hisser jusqu'aux fenêtres du premier étage, et avait vu à l'intérieur d'une immense salle vide, faiblement éclairée d'une lumière bleue, une chose horrible... Affolé, pris de terreur, l'homme courut jusqu'au poste voisin et fit part de ce qu'il avait vu au premier agent de police qu'il rencontra.

■ ■ ■

— Messieurs, vous pouvez entrer, nous dit la veuve de l'avocat Vogassari. Notre secret est découvert; nous n'avons plus rien à vous cacher. Entrez, c'est par ici...

J'entrai dans la grande pièce du premier, dont depuis quatre ans aucun étranger n'avait franchi le seuil.

Imaginez une immense salle carrée, aux murs vides, aux fenêtres hermétiquement closes, dépourvues de rideaux, aux portes capitonnées à l'intérieur, avec comme seul ornement un immense portrait de jeune fille, deux fois grandeur naturelle. Juste au-dessous du portrait, un grand cercueil en cristal bleu pâle, avec, aux quatre coins, quatre longs cierges de cire jaune allumés. Et dans ce cercueil de conte de fées —

Face à ce riche caveau de marbre blanc, on trouva une nuit le corps d'un homme foudroyé.

En bas: l'avocat Vogassari qui mourut juste quatre ans après sa fille, heure pour heure, minute pour minute, à la suite de manipulations mystérieuses.



dont la forme était celle d'une grande boîte en verre oblongue sans ouverture aucune — reposait, sur une couche de satin bleu ciel, le cadavre terriblement décomposé d'une jeune fille de 16 à 18 ans, une enfant presque, Mimica !...

Dans un second cercueil de bois, que l'on avait intentionnellement rapproché le plus possible de l'autre, était étendu, les mains en croix et la face tournée du côté de sa fille bien-aimée, le corps inanimé de l'avocat mort deux jours auparavant. Une lumière bleue confuse, qui venait de quatre petites ampoules colorées suspendues aux quatre coins de la salle, jetait sur toute cette épouvante une lueur irréaliste et tremblotante.

Voilà donc le secret insondable jusqu'à ce jour des psalmodies nocturnes de la « maison des douleurs » ! Depuis quatre ans, le père, farouche et mystique, gardait auprès de lui le cadavre de sa fille morte, dont il ne voulait pas accepter l'idée d'une séparation définitive. Et maintenant que la mort venait interrompre à tout jamais ce tête à tête macabre au chevet de la trépassée, voilà que le fils, obéissant à la volonté inébranlable du père, plaçait le cercueil de ce dernier le plus près possible du cher visage de la fillette adorée... Sans l'intervention de la police, heureusement avertie, un second cadavre allait prendre place et pourrir à son tour dans un nouveau cercueil de cristal bleu.

On a voulu savoir comment l'avocat Vogassari s'y était pris pour soustraire le corps de sa fille et pour le transporter chez lui, sans que personne eût pris vent de la chose. On a donc appris que, la nuit même qui suivit l'enterrement, donc le 4 mai 1929, vers les deux heures du matin (rapprochez cette date et cette heure de ce que j'ai dit tout au début de cet article) — on a donc appris que le père de Mimica retira lui-même le cadavre de sa fille de la tombe où on l'avait déposé quelques heures auparavant, et le transporta dans sa maison de la rue Aristotèles, qui, depuis cette nuit-là, ferma portes et fenêtres et devint la maison de la douleur et du mystère.

■ ■ ■

Depuis, toutes les nuits, le père inconsolable s'asseyait en face du cercueil de cristal et entamait avec la morte des conversations interminables, qu'entrecoûpaient, de temps en temps, les psalmodies de deux autres membres de la famille et de la vieille servante, et les prières du prêtre qui donnait l'absoute... Puis, un phonographe placé quelque part, dans un coin, jouait les airs préférés de la morte : fox-trots américains et tangos nostalgiques. Souvenez-vous des

gémissements plaintifs et des chants d'église, coupés de notes folles et gaies, que les passants attardés percevaient en passant la nuit sous les fenêtres de la maison maudite !

Tout ceci cependant n'explique pas la mort inexplicable du père, alors que rien ne la faisait prévoir si tôt.

Afin d'entretenir le plus longtemps possible le cadavre de Mimica et l'empêcher de se putréfier — le célèbre chirurgien qui l'avait embaumé en 1929 ne l'avait fait que pour une durée maxima de deux ans — l'avocat Vogassari avait, à force de longues recherches, découvert, ou plutôt crut avoir découvert, une solution chimique, capable de retarder indéfiniment la putréfaction totale. Tous les matins, avant de partir à son bureau, l'avocat enduisait le visage et les mains de la morte d'un onguent mystérieux, qui exhalait, jusqu'à l'asphyxie presque, une forte odeur d'amende amère, de rose et de salpêtre. Ce poison subtil, qui donnait à la morte un semblant de vie, grâce au fard rose dont il recouvrait la peau, s'infiltrait aussi, de façon sournoise, dans les pores vivants, et de là dans le sang du malheureux avocat. Au bout de quatre ans, l'intoxication chronique avait fait son œuvre. Il ne s'en fallut plus que d'une circulation défectueuse du sang pour que la mort brusque s'ensuivit. On retrouva dans un placard tout l'attirail tragique et bouffon du malheureux alchimiste : lampe à alcool, bouteilles à formes curieuses, bocaux à demi-vides, éprouvettes, liquides à couleur étrange, pétales de roses, grains de soufre, etc. Tout ce qu'il fallait pour mourir à petites doses.

Le père mourut juste quatre ans après la fille : quatre ans, jour pour jour, heure pour heure, minute pour minute. On a tout expliqué de ce drame effrayant. Tout, excepté cette coïncidence extraordinaire de dates. Et cela, on ne l'expliquera certes jamais. C'est le secret du mort.

J.-P. ARGOS.

P. S. — Les journaux de ce matin publient une information mettant fin au mystère de l'homme du cimetière, mort dans la nuit du 3 au 4 mai 1929.

La scène est facile à reconstituer maintenant.

L'homme, ébloui par l'or et les bijoux du cercueil, attend que la nuit vienne. Il saute le mur du cimetière, se dirige vers la tombe, va pour forcer la grille. A ce moment précis, celle-ci s'ouvre d'elle-même. Un homme apparaît, portant dans ses bras, une forme blanche. Et Vassili Spirou tombe, le cœur foudroyé.

Vassili Spirou, l'homme à la barbe mal rasée et aux souliers éculés. C'est vrai, je l'avais oublié le pauvre bougre...

J.-P. A.

Lorsque la brune et jolie Mimica mourut, son père faillit en perdre la raison. Il avait fait pour la belle jeune fille des rêves d'or.



# LE CERCUEIL DE CRISTAL

## LE ROI DE LA TRAITE

Alexandrie  
(de notre correspondant particulier).

DEPUIS que la communauté juive d'Alexandrie, boycottée les représentants de commerce allemands, on est accoutumé à voir de nouveaux venus proposer des marchandises dans la ville. Ainsi vit-on arriver, il y a peu de temps, Fernand Gruyer qui prétendait arriver de Lyon et qui apportait avec lui une grande et somptueuse malle qui contenait, disait-il, de la lingerie fine.

Gruyer vendait peu, mais il vivait bien et si richement qu'il étonna tout Alexandrie. On le voyait dans les bars de nuit, à la limite du quartier Guinemah, le quartier des filles, faire grand étalage de ses aventures. Le baron Fromage — car c'est ainsi que se faisait surnommer Gruyer — voyageait, en effet, beaucoup et on le voyait régulièrement revenir de Port-Saïd et du Caire. Par ailleurs, ce gentleman fantaisiste avait choisi un logis honnête dans une honnête pension...

Mais, incidemment, l'inspecteur Florio, découvrit l'autre jour que le baron Fromage méritait de porter une couronne : celle des rois de la traite. On reconstitua son véritable itinéraire. Il arrivait de Mendoza, de Cordova, de Buenos Ayres et de Beyrouth, ayant ramené avec lui, une quinzaine de filles — des prostituées. Et c'était là, ce que, ironiquement, il désignait sous le nom de « lingerie fine ».

On s'attendait à ce qu'il ne se laissât pas arrêter sans se défendre. Il fit mine, en effet, de saisir un revolver lorsque des policiers ouvrirent sa porte. Mais l'arme lui tomba bientôt des mains : quatre policiers le maîtrisèrent.

On trouva chez lui de curieux souvenirs : des photographies des visites qu'il faisait rendre à ses protégées, aux Pyramides et au Sphinx. Il avait sur lui des bijoux somptueux et plusieurs centaines de mille francs dans une banque... Le Champollion vient de l'embarquer pour Marseille.

M. LEBRUN.



Souvent encore, les pillards du bled s'attaquent aux convois de ravitaillement.

## PISTES SANGLANTES

Casablanca  
(de notre correspondant particulier).

PÉRIODIQUEMENT des attentats viennent nous rappeler que les mesures que prend le gouvernement du Maroc, en faveur de la sécurité des habitants et des voyageurs ne sont pas inutiles...

Le 13 mai 1931, des pillards de convois qui s'étaient dissimulés dans des rochers surprisent deux Français et sept ouvriers Marocains, qui aménageaient une piste aux environs de Boujad. Un Français et un Marocain furent tués. Les autres ayant pris la fuite, les pillards les poursuivirent. Les dissidents en rejoignirent deux : M. Mauras, entrepreneur et son chef de chantier Bareck. Trois indigènes, armés jusqu'aux dents, qui formaient l'arrière-garde de la dissidence le cernèrent, tuèrent Bareck, et firent M. Mauras prisonnier...

Il fut entraîné vers les montagnes de l'Atlas. Trente kilomètres furent franchis à travers rochers et broussailles. Pendant les haltes, Mauras était attaché à un palmier et pour le punir de sa résistance, frappé à coups de crosse...

L'alerte avait été donnée en zone affranchie. Des avions fouillaient le ciel. La gendarmerie, les policiers, nos partisans, parcouraient la montagne. Deux nuits passèrent. Pendant ce temps, Mauras, à court de forces, était contraint à se traîner sous la menace d'un poignard... Il marchait ainsi, sous d'accablantes souffrances...



Le chauffeur tomba dans une embuscade et son cadavre mutilé fut abandonné.



Entre Midelt et Bou Denib, des autos mitrailleuses accompagnent les convois.

frances, lorsqu'un nuage de poussière signala l'arrivée d'une cavalerie nombreuse... C'était les soldats de la sécurité. Il y eut bataille. Les dissidents succombèrent. On retrouva Mauras derrière un rocher où il s'abritait. C'était une loque humaine...

Un hasard a fait découvrir un des tortionnaires de M. Mauras, l'indigène dissident Hamon, qui lui avait maintenu un poignard sur la gorge. Il vient d'être jugé et condamné à cinq ans de travaux forcés.

Mais cette juste et indulgente sentence ne doit pas nous faire oublier que, bien que raréfiées, les attaques de dissidents sont encore dangereuses. Ils ont assassiné, en quelques années, le chauffeur Boumayer et ses compagnons, René Estienne et son mécanicien Grim, et pour les fêtes de Pâques, Cerlini, Daigre et trois femmes indigènes... Ils viennent enfin, de commettre, récemment, un nouvel attentat, en creusant une tranchée pour arrêter la voiture de M. Boucho, directeur de France-Auto, et mutilant son cadavre après l'avoir dépouillé...

Louis FERRANDEZ.



Fernand Gruyer prétendait vendre de la lingerie fine; en réalité, celui qui se faisait surnommer le baron Fromage, s'intéressait à la traite des femmes.

# DRAMES...

## UNE AGONIE

Limoges (de notre correspondant particulier).

JULES Bouquet délirait dans un lit d'hôpital de Limoges. Ses mains de paysan s'agitaient sous ses draps. Tous ses efforts pour parler s'achevaient par un sifflement dérisoire, rauque. Il avait, en effet, la gorge ouverte par une atroce blessure.

Un groupe d'hommes arriva à son chevet. Il y avait là un juge, M. Ollier, un greffier, des policiers.

Un médecin lui fit une piqûre. — Interrogez-le maintenant. Dans deux heures, il sera sans doute trop tard.

On lui tendit un bloc de papier. Il écrivit :

— Où est ma femme ?  
— Votre femme est en prison, dit le juge. Vous vous êtes battu avec elle samedi. Vous l'avez menacée avec votre rasoir. Elle s'est défendue et vous a blessé avec votre arme.

— J'étais à table, écrivit le paysan. Rose s'est approchée de moi et m'a mur-

Jules Bouquet fut transporté à l'hôpital; sa femme, Rose, alla en prison.



Les époux Bouquet exploitaient à Frais-se un domaine qu'ils avaient loué.

muré des paroles tendres lorsque, en même temps, elle m'a donné un coup de rasoir à la gorge. Je l'ai poursuivie, puis me suis abattu sans force. Le sang coulait... Le rasoir appartenait à son amant...

— N'aviez-vous pas tiré sur votre femme, quelques jours plus tôt, reprit le juge.

— C'est vrai, pour l'effrayer, j'ai tiré en l'air, écrivit encore Bouquet.

Et il continua à griffonner de pauvres mots. Il rappelait qu'il avait aimé sa femme, mais qu'elle l'avait trompé parce que, il le reconnaissait, il ne s'occupait pas d'elle.

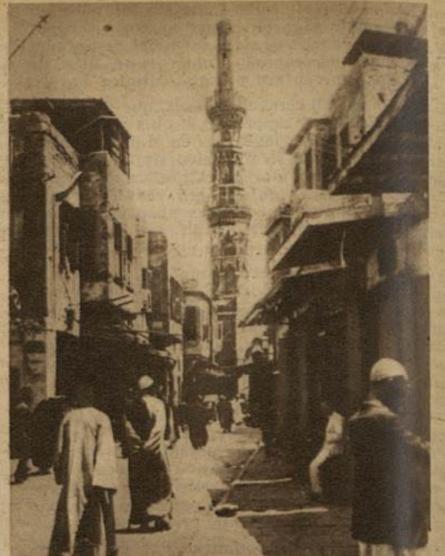
— Vous n'avez rien à ajouter, demanda encore le juge.

Bouquet reprit le crayon et écrivit avec une hâte fébrile :

— Je voudrais embrasser ma femme.

Il tendit la feuille au magistrat, sourit, s'allongea sur son lit et d'un seul coup sombra dans le coma...

Henri ANGER.



Mustapha Allam habitait non loin de la colonne Pompée une misérable mansarde.

## LA POUPEE BRISEE

Alexandrie,  
(de notre correspondant particulier).

EST un drame des terres torrides... Zeinab avait l'âge d'une fillette et le corps d'une femme. Quinze ans !... Mais ses yeux reflétaient une candeur rare, bien que la puberté soit un lourd fardeau, sous le ciel embrasé de l'Égypte.

Belle, avec des seins petits et ronds, qui tendaient orgueilleusement la misérable « galabieh », sorte de robe en coton, qui la montrait avec des hanches érigées comme une amphore, elle devait exciter le désir...

Ce fut son père, Mustapha Allam, qui osa le premier le lui dire.

— Zeinab, mon enfant, tu es belle...  
Ce jour-là, la femme d'Allam était en visite dans le voisinage. L'enfant, horrifiée, se retrouva bientôt dans les bras de son père, vaincue, ayant poussé d'inutiles cris. Et le drame de Zeinab commença. Chaque jour, dès qu'il se trouvait seul avec elle, son père se jetait sur elle. Menacée de mort par son bourreau, la fillette tut le monstrueux secret. Un an cela dura... Jusqu'au jour, où pour fuir une mansarde, où elle avait connu si tristement l'amour, elle s'éprit d'un marchand ambulancier et lui demanda de l'épouser.

Saleh Radouan, ce marchand, n'était déjà plus un tout jeune homme, mais il était sympathique et point brutal. Il vint demander Zeinab en mariage à Mustapha Allam ; le père monstrueux, l'agréa. Mais, dès que les accords eurent été célébrés, avec tout le faste navrant des pauvres gens, il devint un tout autre homme, taciturne, colérique, méchant.

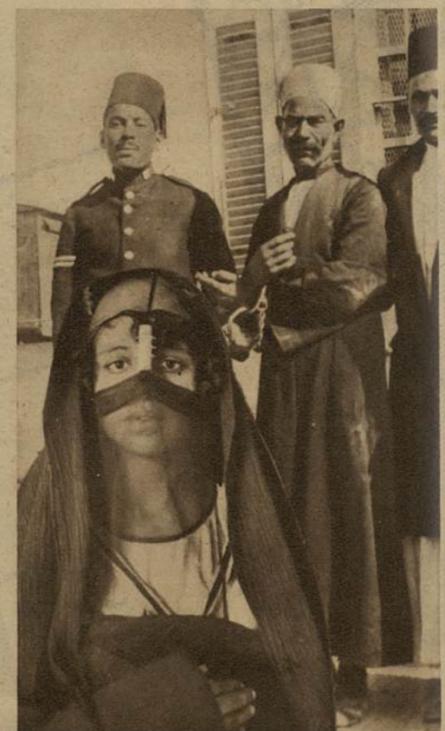
Il était jaloux de son futur gendre et sa jalousie devint de la fureur lorsque Zeinab se mit à refuser ses avances pressantes et qu'elle évita de se trouver seule avec lui. Il revint inopinément au logis, un jour qu'il savait pouvoir la surprendre. On l'entendit la faire taire :

— Si tu cries, je te tue !...  
Un appel désespéré monta...

Mustapha avait tout d'abord arrêté le cri par lequel Zeinab pouvait le perdre. Elle s'était évanouie. Il l'avait transportée sur son grabat et s'était assouvi. Éveillée par l'odieuse étreinte, Zeinab avait voulu fuir. D'un coup de poing, Mustapha la fit rouler à terre. Quels pauvres mots de dégoût et de menaces, Zeinab prononça-t-elle ? Mustapha, pris d'une rage meurtrière, s'empara d'un couteau et la blessa si furieusement, que bientôt le corps fragile de Zeinab ne fut plus qu'une plaie...

Mustapha, que le crime a plongé dans un état d'hébétément qui confine à la folie, a été condamné aux travaux forcés et on va bientôt le transférer au bagne de Tourah...

Raphaël SORIANO.



Le drame commença le jour où Mustapha Allam trouva Zeinab, sa fille, trop belle.

# LES CENDRES SACRÉES D'ORIENT

Posséder cet incomparable talisman chinois, c'est posséder **BONHEUR, SANTÉ, FÉLICITÉ,**

c'est assurer la réussite de ses projets, de ses aspirations, c'est s'attacher l'affection de l'être cher, c'est se jouer des vicissitudes de la vie, de son cortège de soucis et de misères, c'est devenir un être fort ignorant des difficultés et à qui la fortune elle-même sourit.

Les prodiges réalisés chaque jour par ce talisman unique confondent les incrédules qui deviennent alors ses plus fervents adeptes.



Chaque bijou-porte-cendres, or ou argent contrôlé par l'Etat, constitue un talisman ESSENTIELLEMENT INDIVIDUEL, et est accompagné d'un certificat d'authenticité garantissant la fabrication personnelle des CENDRES TALISMAN qu'il contient. Les témoignages et les attestations de pleine réussite qui constituent le livre d'or du PROFESSEUR BALYDSON, sont autant de preuves des bienfaits que vous êtes en droit d'attendre de ce talisman exceptionnel.

Mlle Germaine Chevalier, 123, rue de Solferino : « Depuis que je porte sur moi les CENDRES SACRÉES D'ORIENT, je fais ce que je veux. Cela me change, moi qui ne pouvais rien réussir avant, aussi j'en suis très heureuse. Deux petites amies qui voient ma réussite et qui savent pourquoi, doivent vous commander chacune un de vos merveilleux talismans. »

M. Blampin, Lyon, Villeurbanne : « Comme une manne céleste, les bienfaits des CENDRES SACRÉES D'ORIENT s'abatent sur moi et les mots me manquent pour vous exprimer ma profonde gratitude et mon admiration. »

Mme Noémie Fayolle, mercière, Cours Gambetta, 3 : « Combien je regrette de ne pas avoir connu plus tôt votre talisman... Depuis que je le porte, mes affaires prospèrent et ma santé s'est sensiblement améliorée. Tous mes remerciements, mon cher Professeur. »

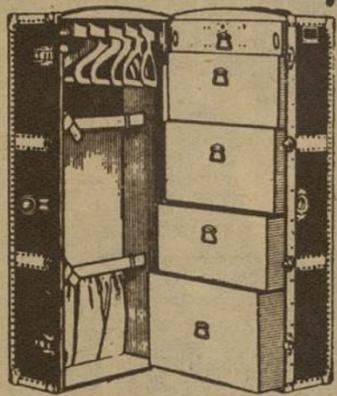
Vous qui souffrez du cœur, du corps ou de l'esprit, demandez la brochure explicative, l'historique, les propriétés des CENDRES SACRÉES D'ORIENT et le catalogue illustré par la photographie que vous recevrez gratuitement sous pli cacheté et discret en joignant à votre demande 1 fr. 50 en timbres-poste pour frais d'envoi et de correspondance (étranger 3 francs en mandat).

Même si vous doutez, demandez la documentation gratuite qui ne vous engage en rien, elle vous intéressera certainement et peut-être même vous convaincre.

Écrivez sans farder au **PROFESSEUR BALYDSON,**  
38, avenue Anatole-France, Service VA, Les Vallées (Seine).

## EN VOYAGE,

empportez un peu de chez vous ::



### MALLES TROUSSES - SACS

PRATIQUES, SOLIDES et CHICS

Très grand Choix de Modèles

Livraison immédiate

Prix de Fabrique



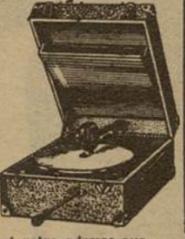
Payables **0 fr. 85** Par jour

Et. C. A. M. P. - 1, Rue Borda, PARIS (3<sup>e</sup>)

CATALOGUE GÉNÉRAL franco sur demande

## GRAND CONCOURS 2000 PHONOS ou T. S. F. DONNÉS GRATUITEMENT

à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rébus ci-dessous et se conformant à nos conditions.



Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'état français universellement connu.

Réponse : ...

Envoyer votre réponse en découpant cette annonce

Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

Et. EMYPHONE (Serv. Concours 168), 17, rue Sedaine, PARIS XI<sup>e</sup>

## NE PARTEZ PAS EN VOYAGE

sans emporter un

# APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

de choix, qui vous permettra de fixer, pour vous et votre famille, d'inoubliables SOUVENIRS

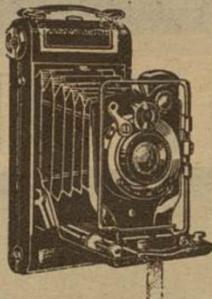
**VOICI POUR VOUS 2 CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS**  
OBJECTIF ANASTIGMAT HERMAGIS  
une des meilleures Marques connues

Chacun sait que la valeur d'un appareil photographique est en raison directe de la qualité de son objectif et que le meilleur de tous est sans contredit l'objectif ANASTIGMAT.

Nos appareils sont munis chacun d'un Objectif ANASTIGMAT supérieur de la célèbre marque HERMAGIS qui fouille les ombres et donne aux plus petits détails un relief et une netteté sans égal.

CHOISISSEZ parmi ces deux appareils celui que vous préférez. Nous vous garantissons que vous n'éprouverez jamais aucune déception dans vos prises de vues: portraits, paysages, panoramas, qui seront d'inoubliables souvenirs. Une notice donnant explicitement toutes les indications pour réussir infailliblement par tous les temps, tous clichés, est livrée avec l'appareil.

### FOLDING 6x9



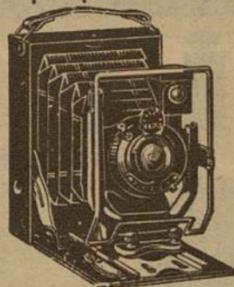
Appareil pratique pour les amateurs les plus exigeants, permettant l'emploi de pellicules et possédant une optique extra-lumineuse. Il répond à tout ce qu'on demande grâce à son objectif Anastigmat F 6,3 Hermagis « Magir ». Corps métallique, beau gainage cuir, soufflet peau, arrêt automatique à l'infini. Viseur clair tournant et viseur économètre. Chargement des pellicules perfectionné, 2 écrous de pied, obturateur faisant la pose, la 1/2 pose et l'instantané du 25<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> de seconde. Un dispositif spécial pour l'emploi de la PLAQUE PHOTO est livré avec un léger supplément de 25 francs.

Payable **375 FR.** 25 francs par mois

L'Appareil choisi est livrable immédiatement aux conditions ci-dessous :

### FOLDING 9x12

à plaques et à films



Pour Cartes postales, Portraits, Paysages, etc. Permettant l'emploi soit de plaques, soit de pellicules en blocs-films au gré de l'opérateur. Gainage en fabrication soignée, soufflet peau, chariot à pignons, porte objectif en U, mise au point par crémaillère avec échelle graduée pour les distances, grand viseur clair tournant, 2 écrous de pied, objectif Anastigmat F 6,3 Hermagis, glace dépolie avec capuchon, obturateur permettant la pose, la 1/2 pose et l'instantané du 25<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> de seconde avec propulseur métallique. Livré avec 3 châssis.

Payable **395 FR.** 30 francs par mois

#### BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'adresser l'Appareil Folding au prix de... frs que je paierai par traites mensuelles de... fr., la 1<sup>re</sup> à la réception de l'envoi et les suivantes de même somme jusqu'à complet paiement. Au comptant 10 0/0 d'escompte. Les frais d'expédition sont à ma charge et je paierai 1 fr. par quittance pour frais d'encaissement.

Signature :

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... Dépt.....

Demandez le catalogue gratuit

## L'ECONOMIE PRATIQUE S.A.

15, RUE D'ENGHEN, PARIS, XE

M<sup>me</sup> LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE.  
De 1 h. à 7 h. ou par corres. 20, rue Brey, 1<sup>er</sup> à gauche, PARIS (Etoile).

MARTHA MARY VOYANTE : Trans. primee fixe date 4<sup>e</sup> p. lect. d. sable et crist. l à 7 H. sauf L. 70, r. Pindarcourt (20<sup>e</sup>) 5<sup>e</sup> ét. Mét. : Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 t. 50.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

COPIES d'adresses pr enveloppes 15 fr. le 100, et gros gains pr. tous. Echantill. de travail gratis : LABORATOIRES H. DE PROVENCE, à Marseille.

## J'AI MAIGRI

de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. J'ai fait vous de faire connaître gratuit et discret, ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. M<sup>me</sup> BOS, 67, rue Rochecouart, Paris.

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?

CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17<sup>e</sup>). De 1 à 7 h. cour, 3<sup>e</sup> étage.

### Collection

« LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES »

Vient de paraître :

# EDOUARD LETAILLEUR

# LA PEUR QUI RODE

Du même auteur :

LES YEUX DU MASQUE.... 7.50

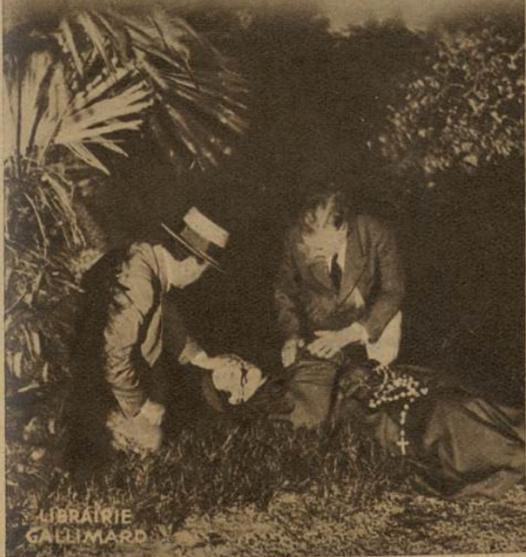
UN CRIME EN SOLOGNE.... 7.50

# 6 fr.

LES CHEFS D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

6 FRS EDOUARD LETAILLEUR

## LA PEUR QUI RODE



LIBRAIRIE GALLIMARD

# DÉTECTIVE

## Pierrot-le-Fou



**On vient d'arrêter Monette-la-Blonde. C'est le dernier épisode d'une enquête qui a permis la capture de Pierrot-le-Fou, son protecteur, et de trois autres meurtriers réfugiés à Barcelone.**

(Lire pages 8 et 9, "Coup de filet", le passionnant récit de notre collaborateur Emmanuel Car.)

AU SOMMAIRE { Montauban, tu-ne-le-sauras-pas, par André Salmon. — Danseur de minuit, par Luc Dornain. — La route de l'évasion, par Henri Danjou.  
DE CE NUMÉRO { Un roi sans couronne, par G. Strem. — La garçonne assassinée, par Jean Morières. — L'attaque de la gare, par Jacques d'Olonne.